

EN AVANT!

AU MONT

SAINT-BERNARD!











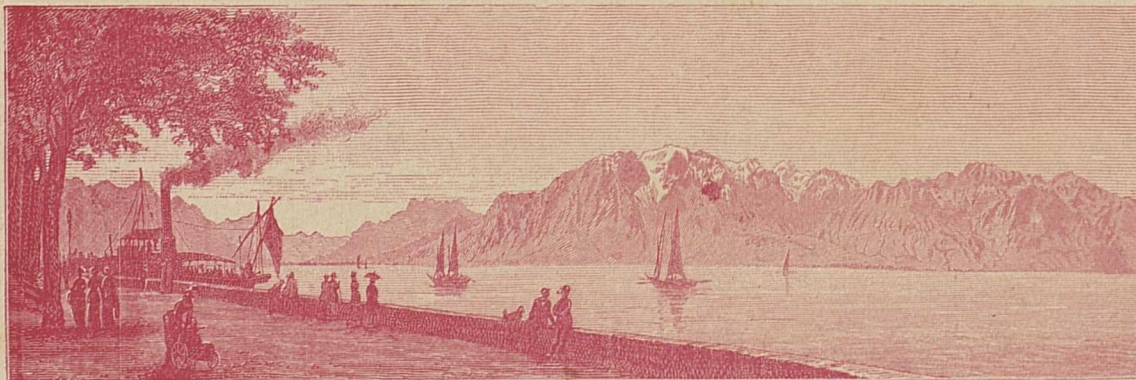




EN AVANT!...  
AU MONT SAINT-BERNARD!

La Suisse, La Savoie

EXCURSIONS D'UNE CARAVANE ÉCOLIÈRE



ŒUVRE DE SAINT-CHARLES, A GRAMMONT (Belgique)

ca 1896

Rh 441





---

TOUS DROITS RÉSERVÉS.



# EN AVANT!



En avant!... Au  
Mont Saint-  
Bernard !...

En Suisse! En Sa-  
voie !... Tel était le cri  
de joie et le mot d'or-  
dre de notre turbu-  
lente petite troupe,

aux premières lueurs du jour, le 24 août 1895.

Nous avons prolongé les classes, jugez un peu,

depuis le 4 du même mois,... vingt journées in-  
terminables... pour obtenir la grande, l'immense  
faveur de faire ensemble, — trente-cinq jeunes  
étudiants, guidés par un de nos maîtres, — un  
voyage en Suisse et en Savoie!

Aussi, quel remue-ménage! quelles bousculades  
dans les escaliers! quelles exclamations sauvages!  
quels cris d'appel de tous les côtés! Il s'agit en  
effet de ne rien oublier, ni pour le vêtement, ni  
pour le linge, ni pour les excursions, rien enfin de  
ces accessoires, si nombreux de nos jours, dont on  
ne croit pas pouvoir se passer dans un voyage de  
plusieurs semaines.

Nous voilà donc en route, après un rapide, mais  
substantiel déjeuner. Et ce n'est pas pour aller



visiter des villes, pour nous extasier devant des maisons, des cheminées, des monuments, des constructions, quelles qu'elles soient ; non, mais pour aller voir des montagnes et des montagnes encore, des vallées et encore des vallées, des solitudes inexplorées et primitives : celle d'Hérens, par exemple, où l'on a dit qu'on souperait chez un certain président Favre ; celle de Zermatt, où l'on doit loger chez M. le curé, et voir des montagnards jouer des tragédies au pied de leurs rochers ; celle du Rhône enfin ; puis le Mayenwand, puis le Grimsel et, au delà, ces douces prairies où Interlaken enserre, sous le transparent feuillage

de ses vieux noyers, les plus gracieuses merveilles. Aussi ne vais-je même pas m'attarder à consigner



Le Grimsel. (P. 4.)

dans mes souvenirs le nom des cités, des villages, par lesquels nous avons dû passer pour parvenir à cette région bien-aimée des montagnes. Je commence au moment où déjà nous sommes sur la route du Grand Saint-Bernard, ce légendaire hospice dont nous avons tant rêvé au pensionnat et que nous avons si longtemps désiré visiter en détail. Certes, c'est une rude escalade que celle qu'il faut faire pour y arriver. De mamelon en mamelon, nous voilà parvenus au col du Ferret. Tout à coup arrive une épaisse nuée qui nous

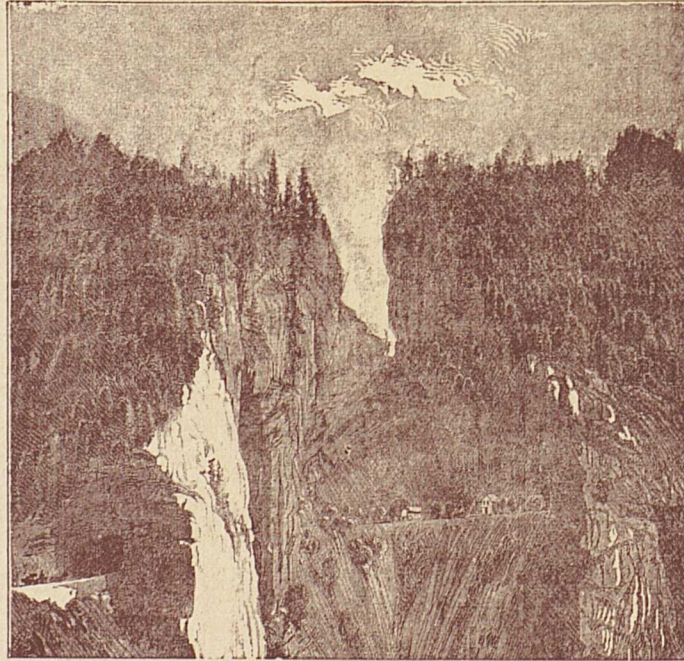


enveloppe si soudainement et si bien, qu'en moins de trois secondes nous n'entrevoyons plus même

le sol qui nous porte. Notre cher maître crie halte à l'avant-garde, qui doit être déjà bien voisine du sentier en corniche où l'on doit passer; puis il rappelle ceux qui, demeurés étourdis dans les ravins, y cherchent des cristaux... Ils nous rejoignent; alors on serre la colonne, et, guide en tête, guide en queue, l'on se remet en marche. Bravo ! plus de nuée, un beau soleil, et pas plus de corniche que sur la grande route de Babylone !... Chacun respire et remercie Dieu.

Mais quel spectacle neuf, extraordinaire en face

de nous ! Un profond et immense entonnoir se déploie en degrés circulaires. Ce ne sont de toutes



Le col des Roches. (P. 12.)

parts que pentes gazonnées, immenses, nues, uniformes, sans un arbre et sans un rocher : quelque chose de solitaire comme le ciel et de tranquille comme la nuit. Tout au loin seulement, du côté du col de Fenêtre, les pentes sont tachetées de milliers de points jaunes ou blancs, et il arrive aux oreilles comme un lointain murmure de clochettes : ce sont des troupeaux par centaines.

Le sentier, après avoir coupé obliquement celle de ces pentes qui est à notre gauche, trouve un couloir, s'y déploie en zigzag, et vient aboutir au fond



de l'entonnoir. C'est le val Ferret. On y entre par le col Ferret. Au-dessus des chalets, qu'on aperçoit à droite et à gauche, ce sont de magnifiques pâturages ; au-dessous commencent ces forêts où les Pères du Grand Saint-Bernard, communiers de l'endroit, se pourvoient de bois. Chaque jour, durant les deux ou trois mois d'été pendant lesquels le col de Fenêtre est praticable, trente à cinquante chevaux vont y chercher leur charge, puis, remontant à la file, ils s'en viennent déposer au couvent ces provisions de la charité. Le dimanche, dans les beaux jours, et en automne quand leur tâche est finie, on rencontre ces chevaux qui paissent libres sur les pentes du mont Saint-Bernard ; et en songeant quel a été durant la semaine ou durant l'été leur rude et généreux office, on ne peut se défendre de les considérer avec un reconnaissant plaisir. Bons animaux ! se dit-on, et l'on s'avance pour caresser leur tête

fière, leur poitrail chatoyant ; mais, eux, timides, et ne souffrant que l'approche de leurs pâtres, ils bondissent et fuient.

Au bas du couloir, et après avoir traversé la rivière sur un pont de bois, nous nous trouvons mêlés aux vaches qui regagnent les chalets. Tandis que les plus jeunes d'entre elles s'arrêtent à chaque instant pour folâtrer, les vieilles s'attardent, quelques-unes boitent ; toutes, tour à tour, suspendent leur marche pour nous considérer curieusement, et le manant qui les accompagne nous assure qu'il en a « dix-neuf, vingt et quinze » sous sa garde. Est-ce ce manant, sont-ce ces vaches, qui nous font trouver si agréable ce bout de chemin ? Toujours est-il que c'est ici un de ces quarts d'heure dont, on ne sait pourquoi, le charme se grave dans le souvenir pour y survivre à celui de bien des plaisirs dont il serait plus facile de se rendre compte. Mais c'est l'heure du





De somptueuses ruines se dressent en pans colossaux. (P. 20.)



soir, le ciel est pur, et nous touchons au gîte.

Un grand gendarme est sur le seuil ; gendarme valaisan, c'est-à-dire bon homme, hospitalier, et qui se fait d'emblée notre ami dévoué. « Belle jeunesse, dit-il, et puis propre !... Entrez, Messieurs et chers enfants ; et faites-vous servir. » Nous entrons. Rien qu'une bonne vieille, un grand âtre, des marmites et une échelle. Par cette échel-

le, on nous fait monter jusque dans un fenil qui mène à une chambrette sans espace, sans chaises et sans ressources.

Mais que ne peuvent la nécessité, l'industrie, du pain et du vin ! A peine entrés, déjà tout s'or-

ganise. Voici des bancs, voici un tabouret, une hotte, un sac, un coffre : quinze sont assis. Deux se hissent sur le poêle, quatre sur le lit : tous sont placés ; on déballe alors, on distribue, on croque ; la vieille apporte des pommes de terre et du beurre ! le gendarme apporte des omelettes !... A ce spectacle,



Le couvent du Mont St-Bernard. — Les Pères. (P. 6.)

une incomparable joie s'ajoute à un appétit incomparable ; et de tous les gîtes où nous sommes entrés, celui-ci est proclamé le pire et le meilleur,



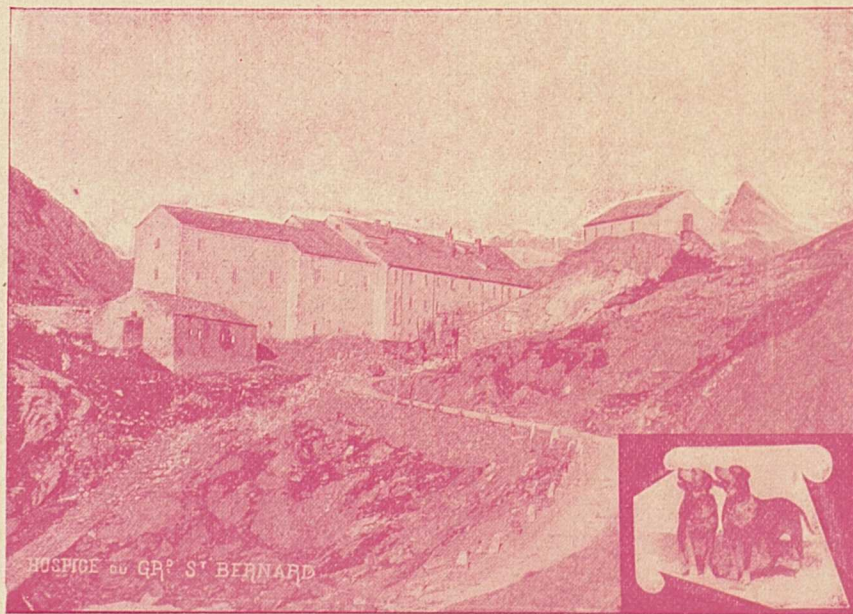
le plus dénué et le plus riche, celui, sans contredit, où nous avons improvisé le plus délectable banquet. Pour couronner l'œuvre, âtre et marmite sont mis en réquisition, et la vieille, qui vient de quitter la chambrette, y reparait précédée d'un punch parfumé, et très certainement délicieux.

Le banquet fini, on organise la couchée : vingt dans le fenil, maître et guide dans la chambre, en compagnie d'un moutard du cru ; le gendarme et la vieille en bas, autour de l'âtre, qui envoie jusque dans le fenil, jusque dans la chambrette, tantôt de

rouges lueurs, tantôt des tourbillons de grise fumée, au milieu desquels nous disparaissions.

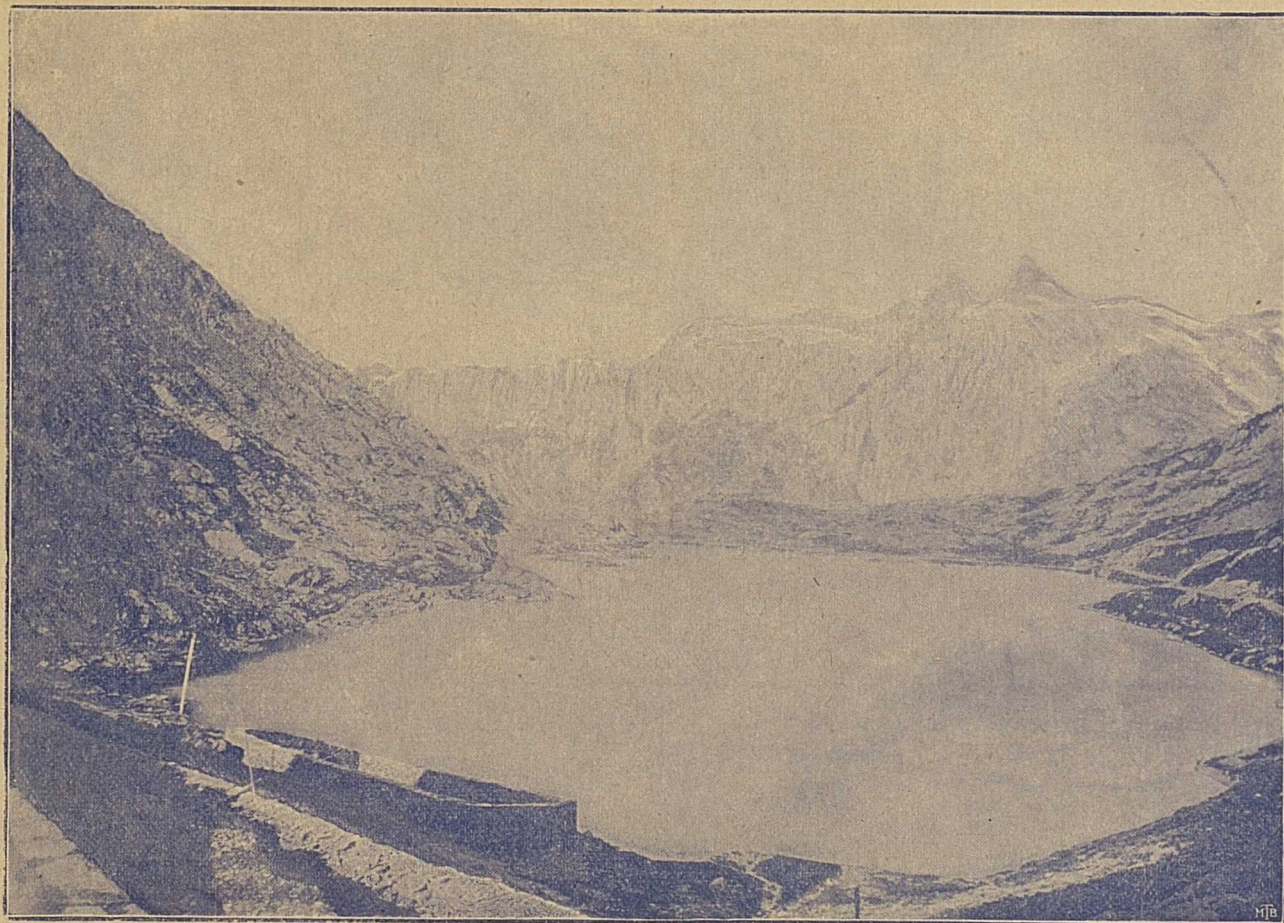
Le chalet où nous nous efforçons de dormir est situé au milieu d'une cité d'étables et de bercails, en sorte que, durant tout le cours de la nuit, selon qu'une vache bouge ou qu'une brebis remue, une, deux clochettes se font entendre constamment, de ci, de là, fort loin, tout près. Mais, vers l'aube,

le carillon devient général et au concert des clochettes se mêle celui des bêlements, des mugissements, de tout timbre, de tout calibre. Qu'il est



Les bâtiments, les chiens. (P. 22.)





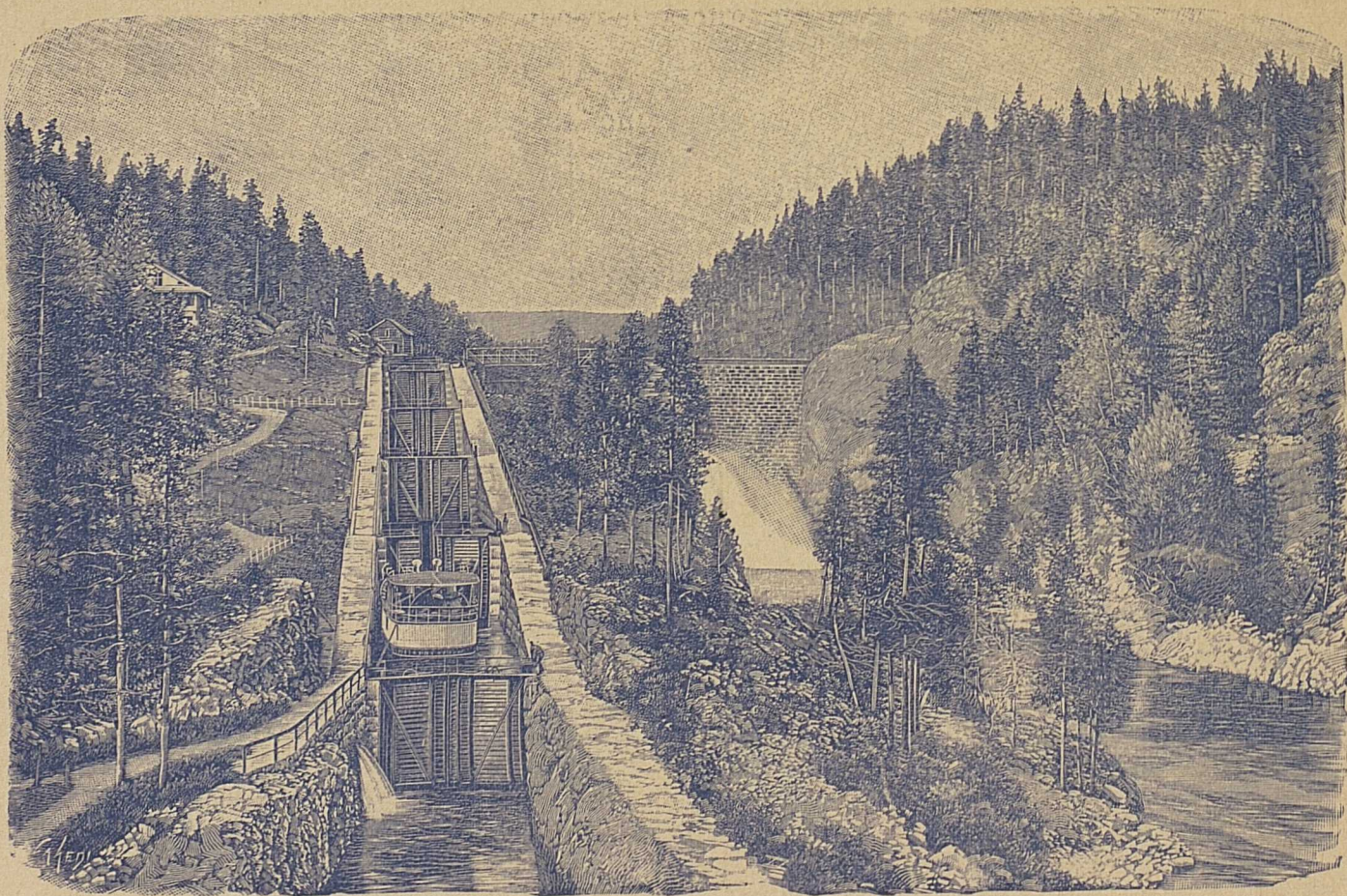
Tout à l'heure, voici le lac. (P. 22.)

neuf pour des citadins d'être réveillés par ces clameurs des bestiaux impatients de paître ; mais en revanche peut-être, pour le montagnard exilé dans nos villes, l'absence de cette musique du matin semble ingrate et cruelle !

Soudain, nous apprenons que c'est aujourd'hui la fête des brebis, c'est-à-dire que, dans peu d'heures, de toutes les sommités voi-



sines vont arriver d'immenses troupeaux qui envahiront le gai pâturage ; puis, dans un espace laissé libre, chaque brebis, venant se placer à la file d'une autre brebis, recevra une poignée de sel. Après ce régala, l'armée rompra les rangs, et cha-



Une écluse dans la montagne. (P. 45).



que troupeau, son pâtre en tête, regagnera les hauteurs.

Cette distribution a lieu une fois par quinzaine régulièrement, et, chose aussi curieuse qu'intéressante, les brebis connaissent si bien ce jour de leur fête, que, dès l'aurore de ce jour-là, non seulement elles sautent, elles bondissent, et donnent mille marques de joie et de gaieté, mais, hâtives et diligentes, au lieu de se faire presser par le berger ou par les chiens, elles les précèdent aux chalets, accourant à l'envi, s'agglomérant, se poussant dans leur ardeur, au point que plusieurs sont jetées hors du sentier, et que les agnelets, séparés de leurs mères, suivent éperdus ou s'arrêtent incertains et plaintifs. Certes, en fait de fête, aucune ne nous paraîtrait plus attrayante à voir que celle-là. Mais nous avons à passer aujourd'hui le col de Fenêtre, plus élevé encore que celui des Roches, et la prudence nous commande de mettre à profit,

pour franchir cette sommité, les heures de sérénité que nous présage une aube sans nuages.

Le gendarme et la vieille ont préparé durant les veilles de la nuit une soupe primitive, composée de lait, de quartiers de pommes de terre, et, comme pour les brebis, d'une poignée de sel. Ce brouet blanc forme notre déjeuner, que nous prenons debout autour de l'âtre, pendant que la vieille aidée du gendarme et le gendarme secouru par la vieille s'efforcent de dresser le compte de notre dépense. A la fin, toute leur arithmétique mise en commun n'y pouvant suffire, la vieille vient à notre professeur et lui dit : « Faites vous-même, mon bon Monsieur, je me fie à vous. » Celui-ci alors place des écus à la suite les uns des autres jusqu'à ce que le gendarme et la vieille, plus scrupuleux encore qu'avides, s'écrient : « Assez, va bien. » Par cette méthode intuitive le compte est bientôt réglé à la satisfaction de tous. Il ne reste plus qu'à





Un groupe de jeunes villageois, musiciens en herbe. (P. 42.)



prendre congé de nos hôtes, congé aussi de ce fenil, de cet âtre, de cette chaumière enfumée où nous venons de passer de si charmantes heures. Déjà l'aurore s'illumine et tandis que le vallon est encore enveloppé dans les fraîcheurs d'une ombre limpide, les aiguilles de la grande chaîne reflètent les rougeurs du lever.

Voici la configuration du col de Fenêtre. A

partir des chalets Ferret, l'on coupe obliquement des rampes de gazon, en suivant un sentier que le passage si fréquent des chevaux de l'hospice entretient dans de bonnes conditions de pente et de largeur; puis viennent les zigzags par lesquels on atteint rapidement aux anfractuosités du col. Ici la scène change soudainement. Plus de pâturages, mais des plateaux sau-



Bergers du Valais. (P. 12.)



vages et désolés, des roches déchirées, bientôt des |  
glaces d'avalanche tassées dans les couloirs et salies de blocs et de débris. Du sommet, le regard plonge tout à coup sur le revers italien du mont Saint-Bernard. A gauche, et à une heure environ au-dessous de soi, la gorge du Couvent ; à droite, tout au fond, les premières pelouses de Saint-Remy ; partout, à l'horizon, un amphithéâtre d'imposantes sommités. Non seulement ce passage est

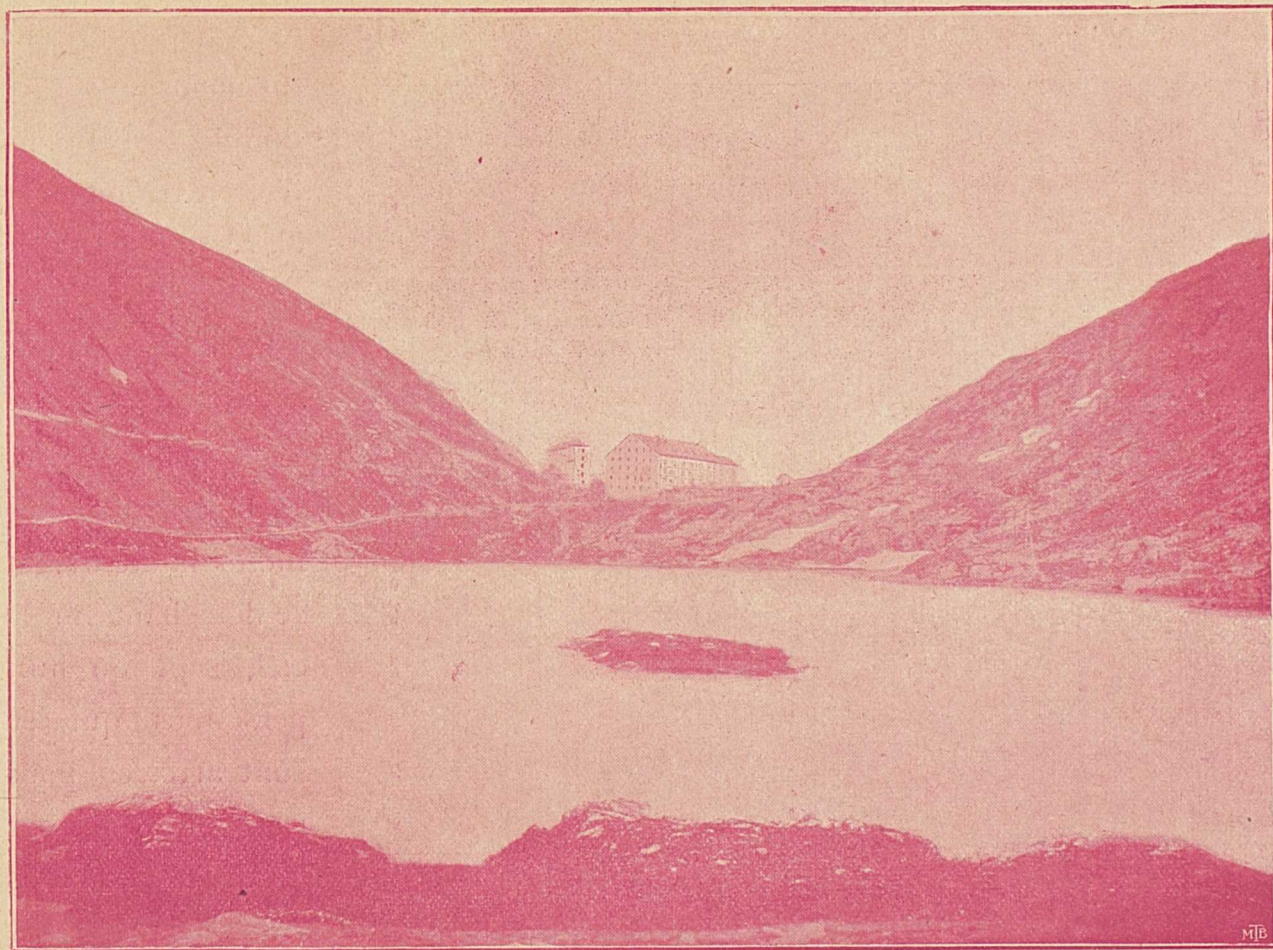


Un pâtre nonchalant. (P. 61.)

riche en beautés alpestres, mais il offre plus qu'aucun autre ce double avantage d'être extrêmement élevé et parfaitement facile.

Pendant que nous gravissons les zig-zags, on signale sur la lisière des dernières hauteurs, et se détachant sur le ciel, sept ou huit personnes qui se sont arrêtées pour nous considérer. Nous les saluons de nos hourras. Au lieu d'y répondre, ces personnes se contentent de se remettre en marche, et nous





Le regard plonge sur le revers italien du Mont Saint-Bernard. (P. 15.)

les croisons une demi-heure après. Ce sont sept touristes anglais; de là leur silence un peu fier. L'affaire pour ces étrangers, même sur les dernières hauteurs, ce n'est point de contempler la contrée, mais que la contrée les contemple; point d'admirer la belle nature, mais que la belle nature ait eu l'avantage de les posséder quelques instants; et quand une troupe d'imberbes,



avant même d'avoir pu apprécier leur présence, leur lance des hourras d'expansive cordialité, ils prennent cela pour les inconvenances d'une familiarité qui se comprend, pour les cris discordants d'une multitude qui ne voit pas encore à quelles respectables personnes elle s'adresse. Ces



La voie romaine. (P. 35.)



sept personnages donc nous coudoient sans seulement paraître nous apercevoir. Enfin, vient un gros papa français et sa fille. Ce bon monsieur, occupé qu'il est à tempêter contre les cailloux qui inquiètent ses jambes, s'interrompt tout exprès pour nous faire un amical salut. Charmés de sa bonne grâce, nous lui apprenons en retour que tout à l'heure, sorti de cette Arabie Pétrée, il n'aura plus qu'à suivre les faciles contours d'un sentier parfaitement frayé.

Dans les contrées sauvages on rencontre des spectacles



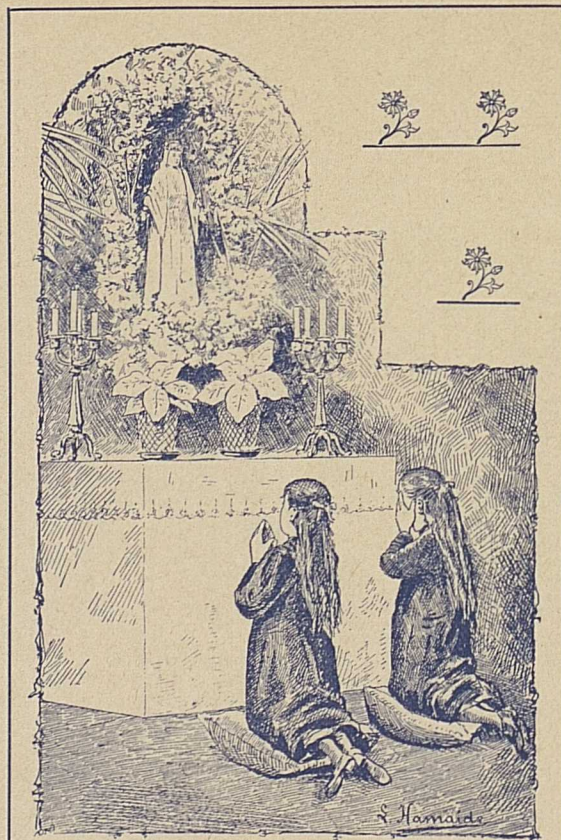
Une blanche église  
qui émerge de la verdure

(P. 40.)

dont le contraste fait vivement ressortir la riante grâce ou la paisible aménité. Ainsi, au détour d'une roche, et au moment même où l'on vient d'être frappé par l'aspect saisissant de ce col stérile et pierreux, le regard tombe sur une suite de petits lacs chaudement encaissés entre des escarpements sans rudesse ; l'un d'eux baigne une plage basse, dont le sable ridé reluit au soleil. Que cette onde tranquille, que cette paix réjouie paraissent ici comme une fortunée et hospitalière rencontre !... Et puis tout à coup cette scène change : en-



core le morne, et à la joie de l'âme a succédé le frisson du cœur : c'est une nue qui passe. Autre contraste qui n'est pas moins subit, ni moins vif. Sur ces sommités, en effet, bien autrement que dans nos plaines, la physionomie des sites varie avec chaque vicissitude du vent, de la nue, du firmament, et — en même temps que les changeantes apparences du ciel s'y reflètent comme dans un miroir fidèle, — le voyageur à cause de son isolement sans doute, à cause aussi de la sévérité inaccoutumée des spectacles, s'y trouve puissamment impressionné par toutes les nuances



Deux petites filles prient devant une rustique image de la Vierge. (P. 43.)

de ces variations. Du reste, sur le point d'y arriver, et lorsque, près de s'engager dans les anfractuosités du col, on jette un regard en arrière de soi, l'on jouit alors, au delà et par-dessus du col du Ferret, d'une vue splendide. C'est le Mont-Blanc, le Géant, le Jorasse, toute une armée d'éclatants satellites qui, des hauteurs de l'espace, semblent à la fois dominer la terre et braver les cieux...

Cet aspect est particulier, peu commun. Rien n'est plus différent, en effet, quant à l'impression qu'on en reçoit, que cette vue de la haute chaîne observée du col de Balme, par



exemple, ou de toute autre sommité d'où le regard peut en suivre le majestueux profil, des glaces jusqu'aux forêts, du faite jusqu'aux champs parsemés d'habitations, et cette même vue observée par-dessus des entassements de cimes prochaines qui en masquent les flancs boisés et la base verdoyante. C'est alors le monde merveilleux isolé du monde ordinaire, et l'on dirait, flottante dans les plages de l'air, une cité de dômes étincelants, de minarets empourprés, ou encore un de ces déserts tels que l'imagination seule peut se les créer, où au sein de l'éternelle stérilité, et comme sous la malédiction du Très-Haut, de somptueuses ruines ici se dressent en pans colossaux, en frustes colonnades, là reposent en obélisques couchés et en chapiteaux gisants. Et pour le regard lui-même, seul voyageur qui visite ces inabornables merveilles, il lui faut, pour y atteindre, parcourir ces cimes prochaines, raser ces vagues de pierre qui

ne portent que des débris de foudre ; il lui faut escalader des arêtes hérissées de dents et de pics, des parois d'une roide nudité, en sorte que la riche désolation des approches annonce, présage, rehausse la sublime splendeur des augustes décombres.

Mais c'est assez nous arrêter sur ce col. Au plus haut point du passage, notre guide Jean Payod décharge la mule et nous fait reprendre nos sacs. En vérité, c'est tout plaisir, tant on se sent fort et agile dans ces contrées éthérées, tant aussi l'on aime à soulager le bon animal ; car cette mule marche incessamment chargée, le long de sentiers difficiles, et, ce qui est bien plus cruel, au travers d'herbages gras où elle voit paître ses compagnes sans qu'il lui soit permis « d'en tondre la largeur de sa langue... » Ah ! il manque quelque chose aux mules, aux juments, aux bœufs, aux ânes, à tous ces serviteurs de montagne ou de métairie,





Une jeune fille arrêtée par un garde-chasse. (P. 43.)



c'est de pouvoir comprendre ces vraies amitiés  
ou du moins ces sympathies qu'ils font naître,



La chapelle de Tell. (P. 43.)

ces chaudes reconnaissances qu'ils inspirent !  
Du col de Fenêtre jusqu'à la gorge du Saint-

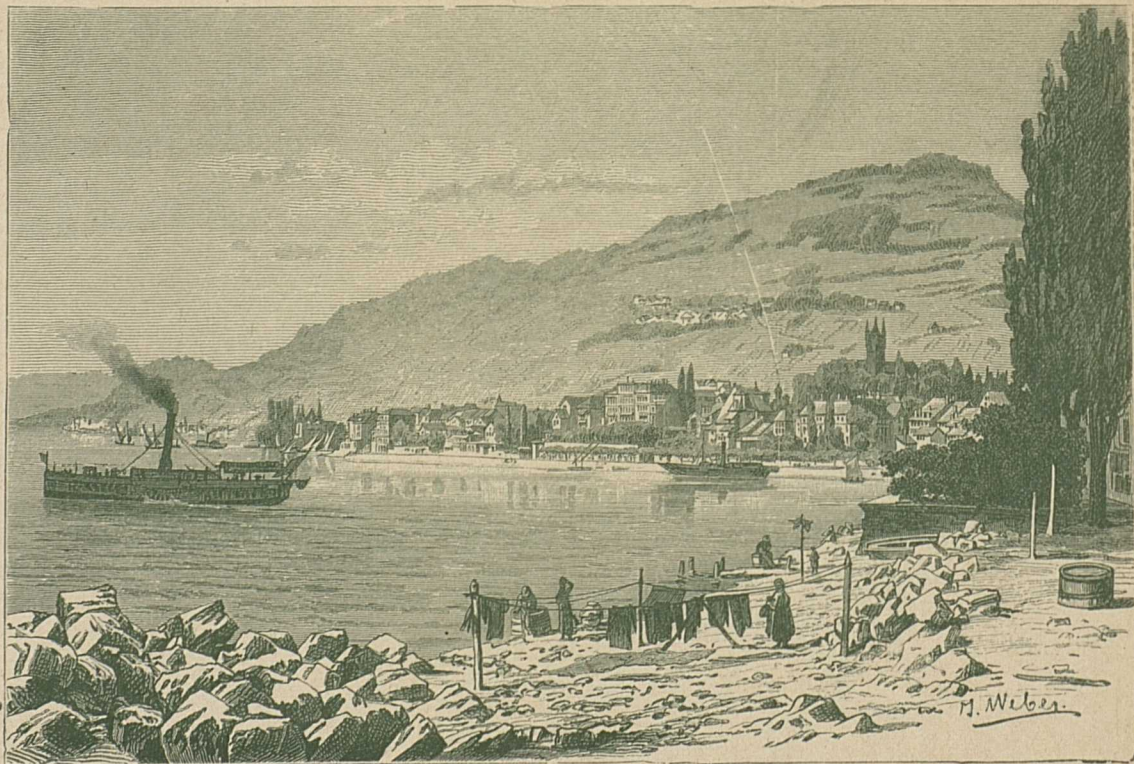
Bernard, nous ne faisons qu'une course ; tout à  
l'heure voici le lac, et sur la rive opposée les  
bâtiments, les chiens, le seuil. A  
peine entrés, nous nous trouvons  
perdus au milieu d'une foule si-  
lencieuse qui encombre les vastes  
corridors de l'hospice, et les sons  
de l'orgue viennent frapper notre  
oreille. C'est la fête du couvent.  
Arrivé d'hier, l'évêque de Sion  
officie en personne, et environ sept  
cents fidèles accourus d'Aoste, du  
Valais, de Fribourg, prient de-  
bout, écoutent agenouillés, ou as-  
sis, par rangées, sur les escaliers,  
refluant jusque dans l'étage supé-  
rieur. Oh ! le pittoresque specta-

cle ! Des vieillards, des petits garçons, des jeunes  
filles, des mères, toutes les poses de la dévotion



naïve, du recueillement craintif, de l'humilité | se figure donc une troupe d'affamés comme nous sincère et respectueuse.

Ce n'est qu'après avoir en quelque sorte assisté à l'office que nous gagnons le réfectoire où nous attend un de ces dîners comme on n'en fait qu'au couvent du grand Saint-Bernard, c'est-à-dire savoureux dans leur simplicité, et sans rapport aucun avec les somptuosités souvent frelatées des tables d'hôte. Ce sont des potages succulents et bourgeois tout ensemble, de grosses viandes cuites dans leur jus, des pommes de terre exquises de qualité et d'apprêt, un plat de fruits cuits, et, pour dessert, des noisettes et du fromage. Qu'on



Vevey. (P. 43.)

l'étions, venant s'abattre sur des mets de cette sorte ! Sans compter que linge, verres, ustensiles,



tout est net, propre, engageant, comme serait dans un jour de fête la table d'un riche fermier, sans compter le bon Père qui est là pour veiller sur votre bien-être, tout en vous entretenant de choses intéressantes avec cette simplicité hospitalière et amicale qui vaut à elle seule toutes les civilités du monde. Ce bon accueil prodigué sans distinction de personnes n'a pas plus varié au Saint-Bernard depuis des siècles que le roc sur lequel cet hospice est assis.



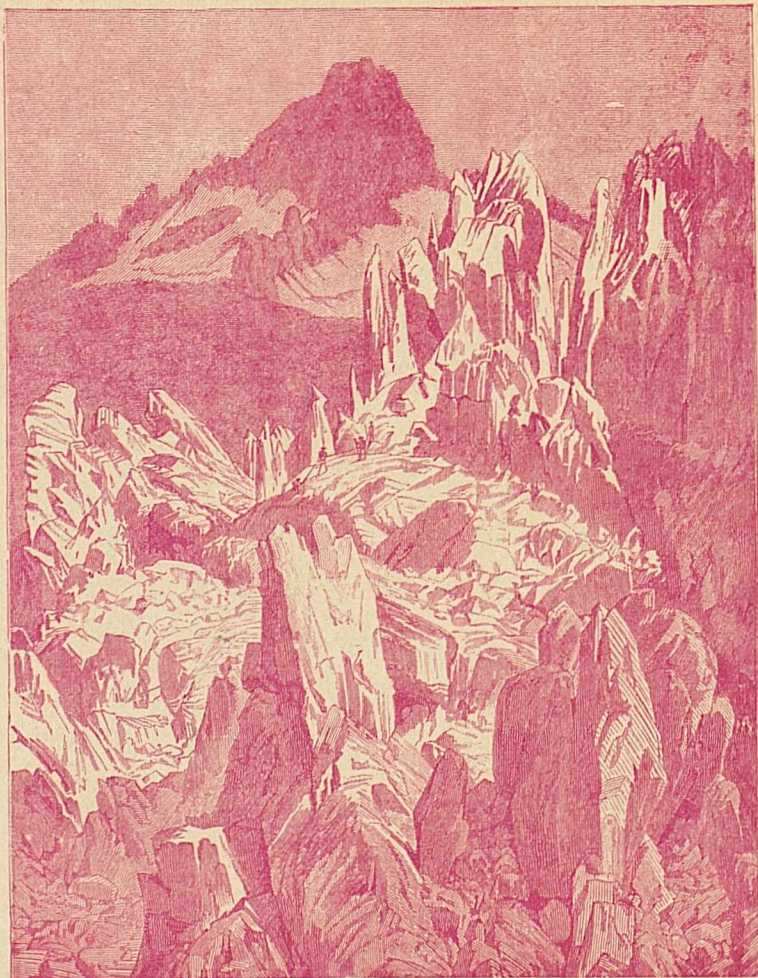
Montreux. (P. 44.)

Aussi, — et l'on oublie quelquefois de le remarquer, — malgré le changement fréquent du personnel, et quoique la règle de leur ordre ne soit pas rigide, il n'y a pas de religieux au monde qui jouissent d'une plus universelle et plus légitime considération. Braves et dignes disciples de Jésus-Christ, zélés serviteurs de tous !

Un jeune homme dîne avec nous. C'est un commis-voyageur. Bon catholique, il n'est point bavard, ne sent ni le brûlot,



ni le vaudeville, ni la romance, ni le calembour, et il porte aux objets du couvent, nouveaux pour lui, un intérêt intelligent et sérieux. Bien plus, à Simond Michel, qui, à propos de grec, lui dit regretter le temps et la peine qu'il a employés à apprendre cette langue, ce jeune homme, ce commis en toilerie, répond que, pour lui, il se loue de l'avoir apprise, et que tous les jours il a l'occasion d'observer qu'indépendamment des autres avantages très réels qui



Le glacier du Rhône. (P. 44.)

sont le bénéfice naturel de toute espèce d'instruction, les choses de sa profession lui sont facilitées par l'indirect développement d'intelligence qu'il doit aux exercices dont sa condition antérieure d'étudiant lui a assuré le privilège... Notre maître le félicite et Simond ne conteste plus ; mais il continue de penser en lui-même qu'avec cela le grec n'est pas au nombre des exercices intellectuels qui ont ses préférences. Durant cet entretien, nous voyons par les croisées



les gens de la messe qui, au sortir de l'église, vont | recoins abrités contre le vent et exposés au soleil.



Aemsigenalp. (P. 44.)

Là, les uns jasant, les autres sommeillent, quelques - uns caressent les chiens, d'autres regardent faire. C'est un tableau charmant.

Jean Payod nous a parlé des Chenalettes. C'est une cime, en face à peu près du seuil du couvent, d'où l'on jouit, sur la grande chaîne, d'une vue analogue à celle que nous avons admirée ce matin, mais beaucoup plus étendue. Aussitôt après dîner, nous nous acheminons pour faire cette expédition. Ah ! mais c'est rude ! et au lieu

cherchant, dans les anfractuosités des rochers, des | de sentier, une série de petits couloirs roides



comme des murailles, par lesquels on s'élève de replat en replat. Gare la pretontaine ! A la fin, voici un premier plateau, avec des blocs pour s'y asseoir et de la neige rouge pour s'en faire des granites.

De ce plateau l'on voit la cime : les pères du couvent y ont élevé une pyramide. Mais on voit aussi l'escarpement par lequel il faut y parvenir, et, à ce spectacle, notre professeur renonce d'emblée aux Chenalettes, tant pour lui que pour tout son monde. A la fin pourtant, persuadé par Jean Payod, et

supplié par cinq de ses compagnons les plus agi-



Un roulier pesamment chargé. (P. 42.)

les et les plus aguerris, il se laisse aller à autoriser l'expédition, mais seulement pour ceux-ci, et en

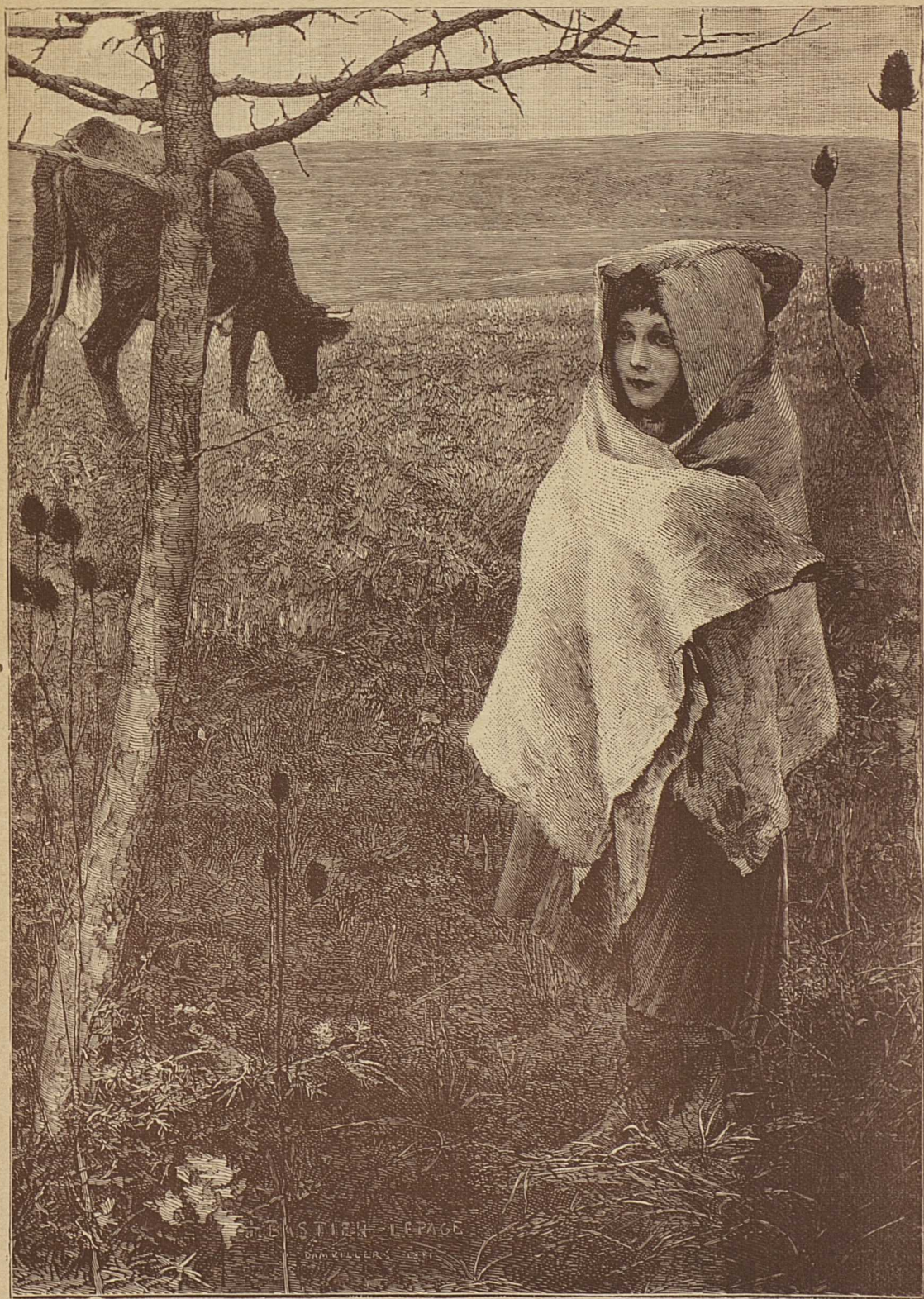


se réservant, pour plus de sûreté, d'en faire lui-même partie. On part. Ce sont d'abord des éboulis de grandes roches feuilletées qui basculent sous les pas, ou qui, une fois votre personne dessus, se mettent à descendre le plus vite qu'elles peuvent. Ce sont ensuite des rampes nues qui plongent droit dans la neige rouge, puis un premier grand couloir... Dès ici on flageole, et l'on crie : Au diable les Chenalettes ! Alors notre maître rétrograde ; mais voyant ses cinq compagnons parfaitement en train et Jean Payod sans inquiétude, il les laisse poursuivre, pour s'occuper sans délai de regagner le plateau, en évitant toutefois d'y arriver trop vite par la voie des roches feuilletées. Sur le plateau tout va bien. L'on dresse la lunette, et pendant que chacun à son tour suit avec anxiété les progrès de l'expédition, arrive, seul et boiteux, un Anglais. A peine cet Anglais a-t-il eu le temps de comprendre ce dont il s'agit, que le voilà qui

s'achemine tout seul pour la Chenalette. Notre professeur qui en revient *n'en revient pas !*

Après qu'on les a perdus de vue durant une demi-heure, nos gens reparaissent : six petites quilles qui défilent sur le bord d'un précipice. Pendant qu'ils s'entraident pour descendre avec précaution ce qu'ils ont gravi avec ardeur, l'Anglais seul et boiteux reparaît aussi. Tout tranquillement il zigzague, il glisse, il saute, il rampe, tant et tant qu'il arrive en bas sans mal ni douleur par sa route à lui, et au même instant que les autres, qui sont bien étonnés de le revoir en vie. En effet, arrivé sur la Chenalette, ce singulier homme y a fait devant eux des imprudences à remplir d'effroi Jean Payod lui-même. Voici : de cette cime étroite qui se dresse au-dessus d'un précipice épouvantable, il s'est hasardé à passer d'une enjambée sur une arête toute voisine et un peu inférieure ; puis de là, posant un pied sur des





Une jeune paysanne enveloppée dans un grand manteau. (P. 43.)



rocailles en saillie, se cramponnant des mains à | penché sur l'abîme... Alors Jean Payod et ses



Le « soleil sauvage ». (P. 44.)

compagnons se sont fâchés tout rouge, puis, n'y pouvant rien, ils ont pris le parti d'abandonner à sa destinée cet équilibriste obstiné. Tous ensemble nous redescendons au couvent.

Par un beau temps, le plateau où est situé le couvent paraît plus riant encore que sauvage, surtout à l'heure du soir, quand le soleil couchant dore de ses paisibles feux ces mêmes roches qui, dans les jours nuageux, attristent le regard par la froide crudité de leur teinte verdâtre. Pen-

des fissures à sa portée, il s'est agréablement | dant le temps qu'a duré notre expédition, la



plupart des pèlerins ont repris le chemin de leurs vallées, en sorte que, au mouvement d'il y a quelques heures a succédé ce calme qui se marie si bien aux douces impressions d'une belle soirée: aussi mettons-nous à profit les instants pour aller visiter, à l'autre extrémité du lac, la place où s'élevait naguère un temple de Jupiter. Le sol, en cet endroit seulement, est tout parsemé de briques, et les Pères, au moyen de quelques fouilles qu'ils y ont pratiquées, en ont extrait une quantité assez considérable d'ex-voto, de statuettes, de médailles qui, réunis au couvent, y forment un intéressant petit musée. Et comme nous sommes à nous entretenir de

ce temple disparu, de ces débris, de ces briques,



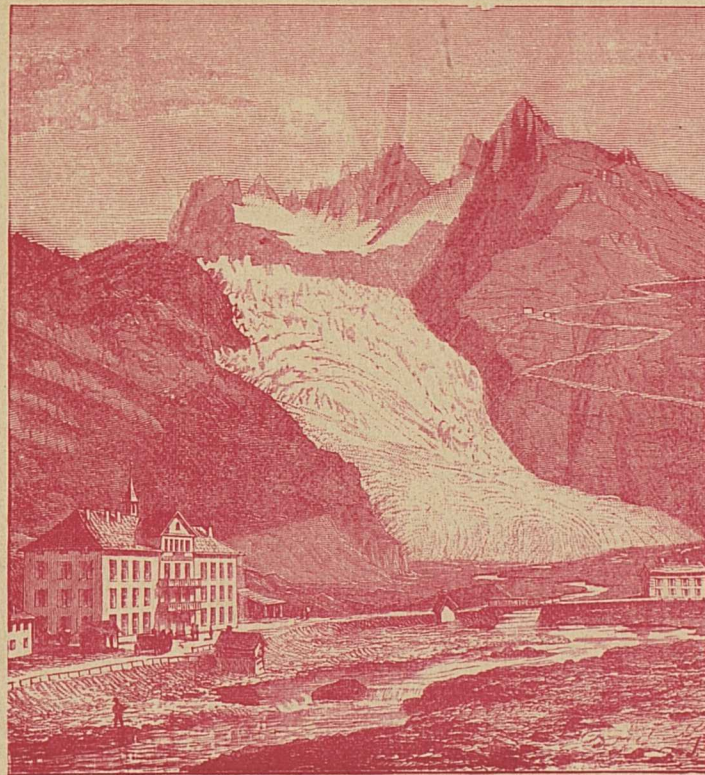
Quels jolis vapeurs fendent l'eau comme des hirondelles! (P. 45.)

voici un de nos camarades qui déterre une broche en bronze, un autre qui ramasse une monnaie



romaine... A l'œuvre alors, et chacun de fouiller. | on le relève, on le porte dans un lit, on le réchauffe  
 Nous y brisons nos piques,  
 mais nous ne trouvons plus  
 rien.

Au retour de cette promenade, nous sommes bien étonnés de rencontrer dans ces parages un touriste baigneur. Oui ! deux Anglais qui viennent d'arriver de Saint-Remy, tout trempés de sueur, voyant le lac, s'y sont vite plongés comme deux canards polaires qu'ils sont. Dans ce moment ils gagnent l'hospice, où à peine entrés l'un d'eux tombe à la renverse, roide comme une barre et froid comme un glaçon. Vite les Pères l'entourent,



Gletsch. (P. 44.)

et il s'en tire, mais à grand-peine, et parce qu'il a trouvé à temps les soins les plus pressés et les mieux entendus. Que ce canard-là eût fait son plongeon dans un lac solitaire, à deux ou trois lieues de tout chalet, à six ou huit lieues de toute maison bien pourvue de lits, de comestibles, d'ustensiles, et, surpris loin de tout secours par cette mortelle atteinte, il serait parti pour l'autre monde. En vérité, l'on y va pour moins que

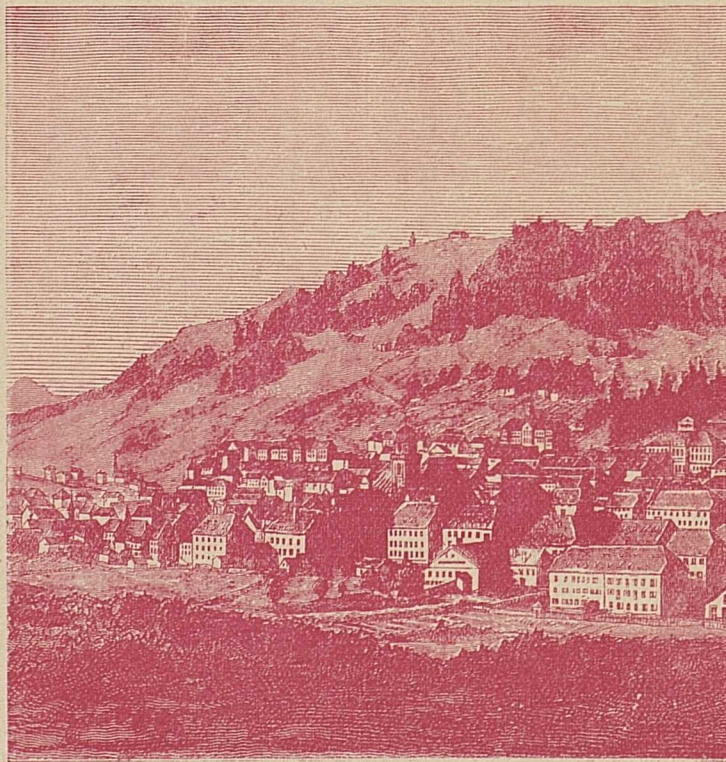
cela. Les Pères nous ont conté que, de loin en loin et en plein été, ils trouvent mort auprès de quelque



source voisine quelque vieillard misérable, quelque mendiant crétin. Ces malheureux, déjà épuisés par la maladie ou affaiblis par la mauvaise nourriture, montent péniblement, atteignent à cette fontaine d'eau glacée, y boivent sans retenue, s'asseyent auprès et ne se relèvent plus.

Cet incident, en retardant l'heure du souper, ne nous rend que plus féroces à l'endroit du potage et des grosses viandes. On tord, on croque, à qui mieux mieux, et d'autant plus que voici des arrivants qui, non moins affamés que nous, attendent pour pouvoir se mettre à table que nous

en soyons sortis. On leur cède la place, et le gros de notre armée s'en va dormir ; mais le vaillant professeur et le guide, moins sujets à ces appesantissements de paupière qui exigent une prompte et immédiate retraite, demeurent dans la salle. N'est-il pas bien vrai que chaque âge a ses plaisirs, et que ceux du premier âge valent parfois ceux de l'âge mûr ? Ce n'est pourtant pas l'avis de notre maître directeur, d'après qui dormir est délicieux sans doute ; mais, la journée

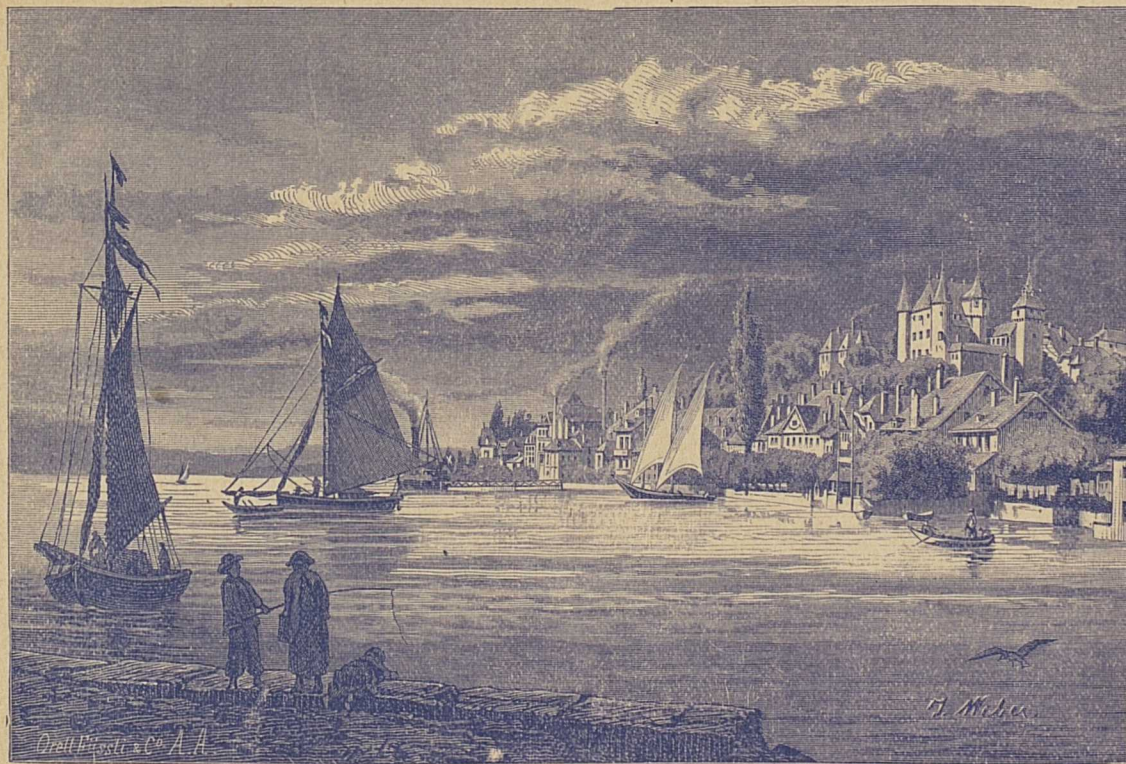


Chaux-de-Fonds. (P. 44.)

finie, veiller en s'entretenant, prolonger la soirée au coin du feu, et cela à l'hospice du grand Saint-



Bernard, à l'heure où de moments en moments | veille agréable, récréative, utile et bien remplie.



Le port de Nyon. (P. 44).

arrivent des caravanes de touristes, est préférable encore. Nul sommeil, estime-t-il, ne vaut une

entrer dans la salle et déjeuner à leur tour.

Vers neuf heures, le temps s'éclaircit. Nous en

Au couvent, sortir du lit n'est pas amusant. Murailles, planchers, tables, ustensiles, tout est froid comme une roche à l'ombre. De plus, au lieu des sérénités radieuses de la veille, la pluie fouette les vitres des croisées, et le vent balaye le col. Quel dommage ! Mais il ne sert à rien de s'apitoyer sur le mauvais temps. Le plus pressé, c'est de déjeuner bien vite, car deux, trois, quatre caravanes attendent que nous ayons libéré la table pour pouvoir



profitons pour prendre congé des Pères et pour | d'entreprendre ici une promenade, nous l'attennous mettre en route. Mais une fois engagés dans cette antique voie romaine qui serpente dans la gorge supérieure du Saint-Bernard, la pluie recommence de plus belle, et, au lieu des diaphanes clartés de tout à l'heure, ce ne sont autour de nous que grises nuées ou tristes noirceurs. Cependant, derrière nous, un bruit de pas se fait entendre. C'est un vieux de roche, trapu, cambré, l'œil franc, la figure ouverte, et qui, marchant à la bonne, fait retentir sous ses souliers ferrés les dalles de la chaussée. Désireux que nous sommes | dons pour lui adresser quelques questions sur la route : « Je ne la sais pas mieux que vous, nous



Les Grands Mulets. (P. 44.)



répond-il, mais, en montagne, il n'y en a pas deux, c'est où le chemin passe. » Au sens et au tour de cette réplique, notre professeur s'approche de lui et pour continuer l'entretien : « Ces montagnes, reprend-il, sont bien pauvres; cependant ne pensez-vous pas que les gens sont heureux ici autant qu'ailleurs? — Pourquoi non? En ce qui est du contentement de vivre, le bon Dieu n'a pas deux mesures, une pour la plaine, une pour les hauteurs. » Puis s'arrêtant : « Tel que vous me voyez, je suis Tobie Morel, d'en dessus de Romont. En l'an de misère, l'an 1870, j'allai trente lieues plus bas que Paris pour y recueillir la succession de mon aîné, d'où je revins en donnant le tour par les campagnes et par les villes. En ai-je vu là du nouveau, et puis du nouveau!... Eh bien! rien ne vaut le natal pour y vivre et encore mieux pour y finir!... Et tenez, quand, d'aisé que j'étais, cette succession m'eut fait riche, je pouvais m'aller

élargir à Fribourg, à Paris, quoi!... Mais on n'emporte pas son natal, m'ai-je dit, et j'y suis resté.

— Et avez-vous des enfants? — Une fille, sans plus. — Et vous venez du couvent? — Bien sûr. J'avais toujours eu l'envie d'y venir prier, si bien que, chaque année, j'en rendais témoignage au Père qui fait la quête. L'autre nuit donc, ayant le rein pris, comme vous savez que la marche remet, j'ai dit en moi-même : Tobie, il te faut profiter d'y aller. Alors m'étant levé sur six heures, j'ai dit à la femme, sachant qu'elle serait mal contente : Pas de raisons, c'est résolu, je vas au couvent : avant cinq jours je serai de retour. Sur quoi je suis parti, et me voilà. Là-haut, ils m'ont fourni d'images, et je leur ai dit : A la quête prochaine, si vous allez descendre chez Jean Morel et pas chez moi, j'en aurai rancune. Le quêteur m'a promis de venir me voir, et bien sûr que je lui verserai de mon meilleur! Je le lui dois bien! »

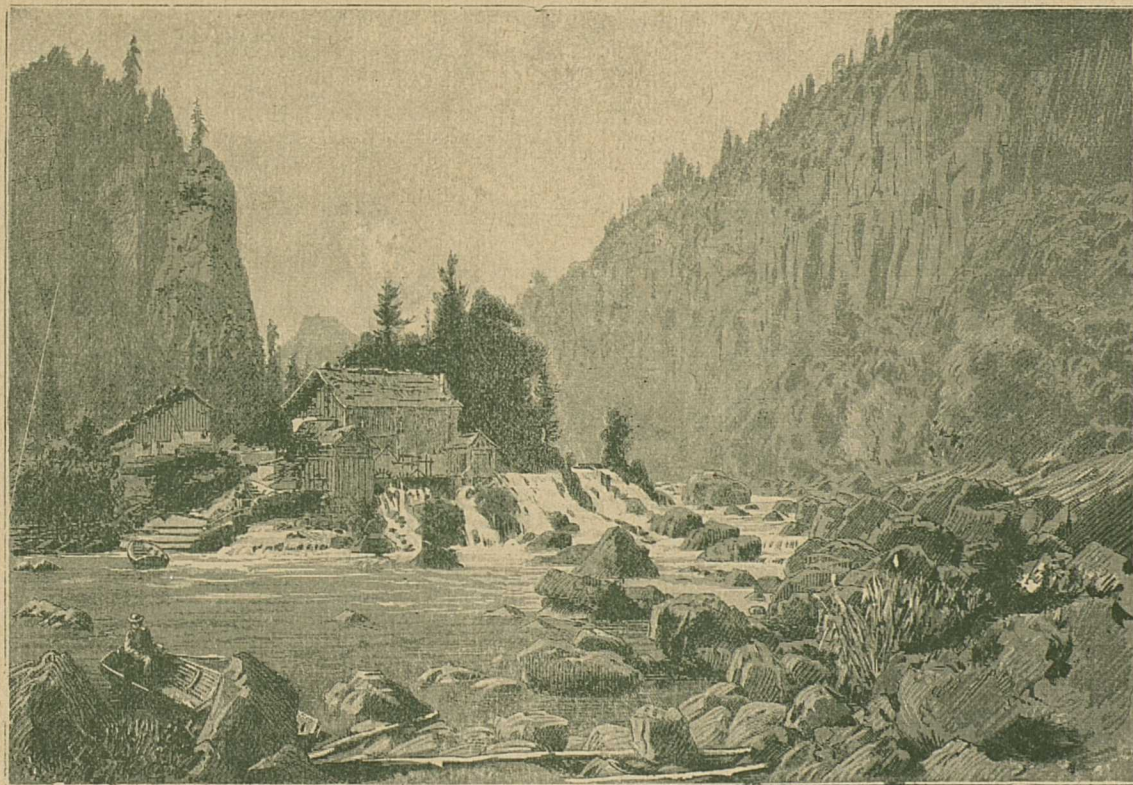




Les costumes variés des femmes suisses. (P. 48.)



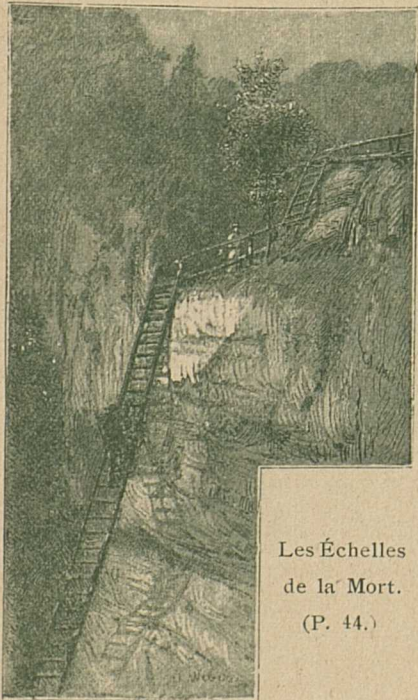
Tel est le discours de Tobie Morel, non pas | conventionnellement irréprochables, peut-on s'en-  
inventé, non  
pas changé,  
mais recueilli  
textuellement  
et sur le che-  
min lui-même, car peut-  
on dire mieux  
que Tobie Morel,  
et allier à  
autant de clar-  
té plus de na-  
turel ! Et au  
lieu qu'on se  
lasse souvent  
de l'entretien  
d'un beau par-  
leur qui revêt des idées même heureuses de formes | franc, natif, et comme transparent d'ingénuité ?



Les Moulins de la Mort. (P. 44)



Plus ou moins rincés, nous arrivons à Liddes, où l'on nous sert une buvette. L'hôtesse nous reconnaît bien. « Cher monsieur, dit-elle au professeur, depuis l'autre fois vous n'êtes pas rajeuni! Hélas ! c'est ainsi que moi : la vieillesse n'est pas



Les Échelles  
de la Mort.  
(P. 44.)

loin, et tous nous marchons contre... » Encore une fois, dans quelle ville de France vous dirait-on avec autant de justesse des crudités si crues, et une hôtesse encore ? Mais dites toujours, bonne vieille, dites comme le regard vous dicte et comme la droiture vous conseille. Conservez quel-

que part cette ingénuité respectable, qui, toute bienveillante, tout hospitalière qu'elle soit, ignore néanmoins l'art de se taire pour flatter, et n'a garde d'imaginer qu'on puisse déplaire à un homme sensé en lui disant ce qu'il doit savoir. Pendant que nous

sommes à table, arrivent dans Liddes les deux touristes baigneurs d'hier. Tout mouillés et contents comme des poissons dans l'eau, ceux-ci poursuivent leur route. Un autre, qui descend de char, fait retraite sous un auvent d'où il considère bien tristement la pluie qui tombe, qui ruisselle, qui délaye, qui a transformé en étale la grande rue de Liddes. C'est qu'il ne veut ni affronter ce



Une vieille  
auberge à  
Aemsigenaip.  
(P. 44.)



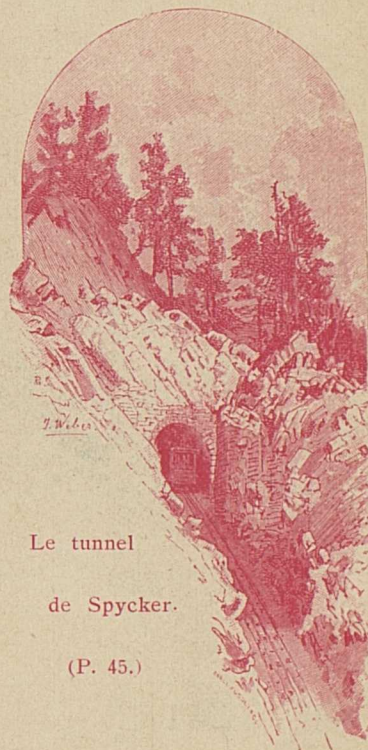


Le tunnel de l'Esch.  
(P. 45.)

déluge dans un char mal couvert, ni compromettre le petit train-train de sa digestion en prenant quelque chose à l'hôtel, ni parler à qui que ce soit avant la fin du jour. Pour nous, une fois repus, sauve qui peut ! Nous galopons sur Orsières, en ne négligeant pas toutefois d'examiner ce qui se présente de joli et de curieux sur la route : ici, une blanche église qui émerge de la verdure, là un pont bizarre et qui inspire l'effroi, et bien d'autres singularités.

Orsières, c'est le bourg où aboutit le val Ferret. Hier matin, si nous avions continué de descendre,

nous y serions arrivés en trois heures de temps. Ce bourg est considérable, florissant, en voie de progrès, ainsi que toute cette vallée. Mais quel triste progrès ! Grâce à lui, au lieu de ces tranquilles hameaux où le voyageur cherche laquelle de ces étables est l'hôtellerie, des auberges vont se construire, des relais s'établir de distance en distance, des postillons jurer, des grelots retentir, des fouets claquer, et la poésie s'enfuir éperdue. Ce couvent, ces Pères, ces chiens, ces avalanches, ces frimas, ces périls vont perdre leur auréole de grandeur, de solitude, de

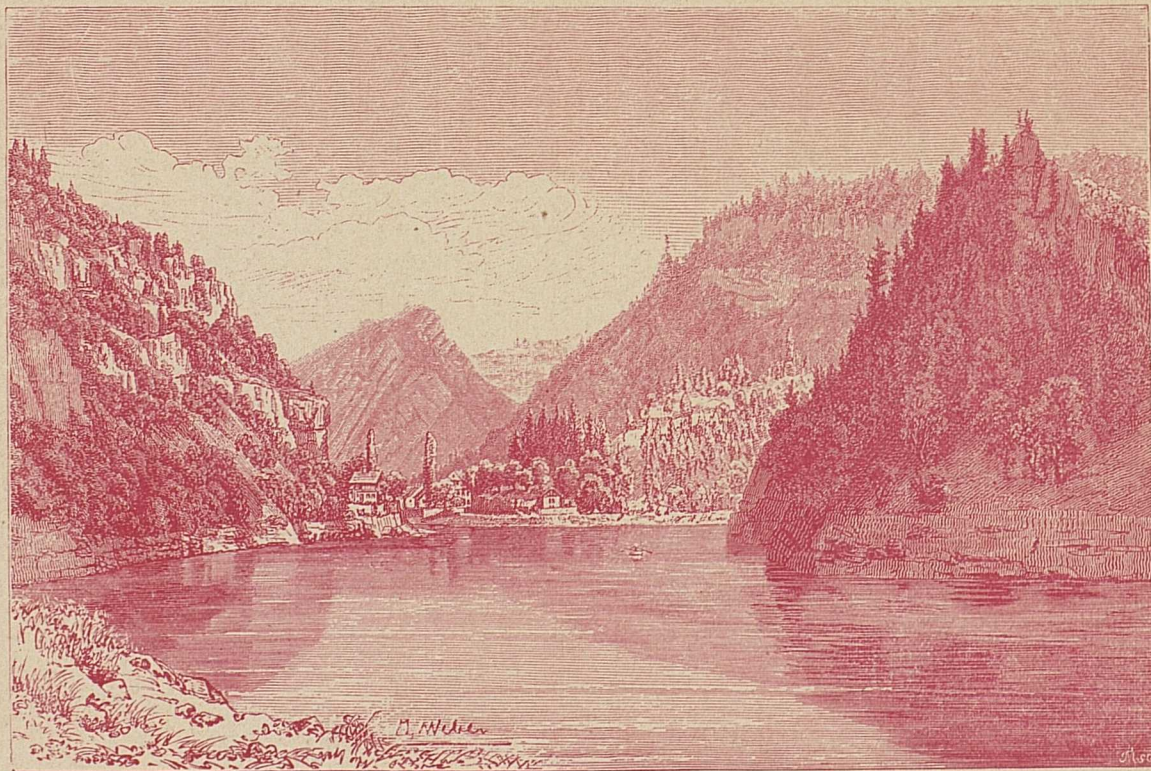


Le tunnel  
de Spycker.  
(P. 45.)



mystère, jusqu'à ce que d'industriels travaux et | de mercenaires offices, ayant désarmé la nature puis remplacé le dévouement, cette pure flamme de la charité, allumée là-haut il y a dix siècles par le héros de Menthon, comme sur un sublime

et inaccessible autel, ait cessé pour toujours de réchauffer ces vallées et de resplendir au loin !...



Cette délicieuse nappe d'eau. (P. 44.)

A Saint-Branchier, nous retrouvons Tobie

Morel qui, retiré dans une cuisine, y prend tranquillement le dîner... « Le rein va déjà mieux, oui, le rein va bien, nous dit-il, et voici le soleil qui séchera le reste. A votre santé, messieurs, et bon voyage ! »

Là-dessus Tobie Morel s'administre un coup de blanc, puis il se remet à sa pitance, mangeant



modérément, sans hâte, par petits quartiers proprement équarris, le gras à l'angle et du sel au coin. Sobriété friande dont les paysans seuls savent le secret, qui, pour l'homme de sueurs, pour le vieillard des champs, pour le philosophe rustique, est chose à la fois de tradition et d'habitude.

Il y a un marché dans les environs, car, au delà de Saint-Branchier, sous le col de Forclaz, nous croisons des bestiaux, des familles, des attelages qui remontent, des mules

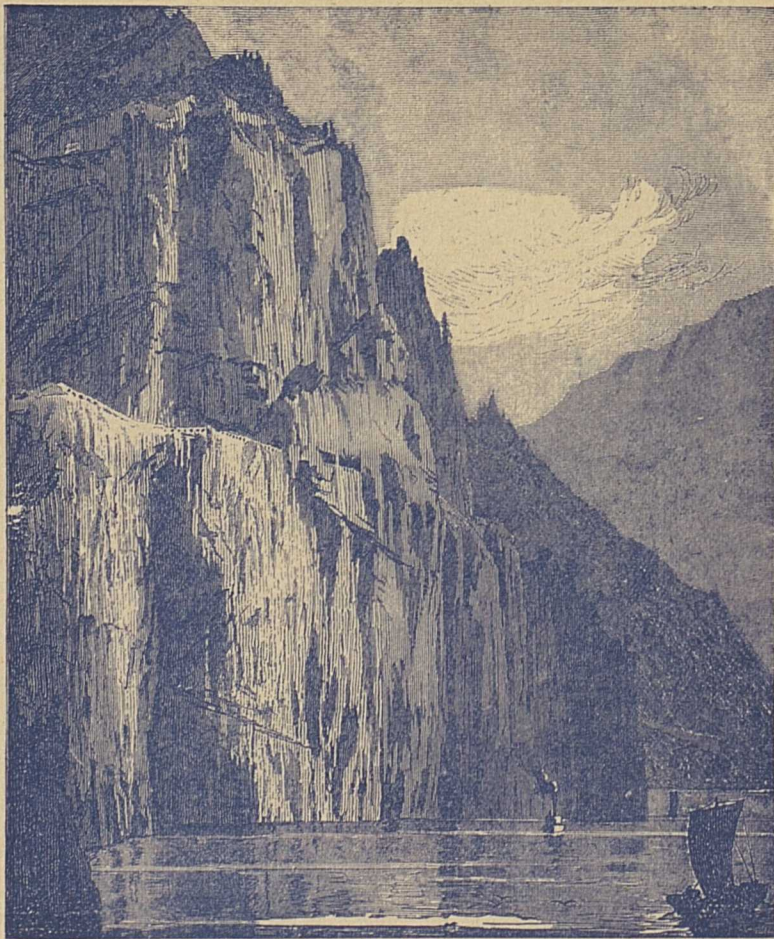


Le Saut-du-Doubs. (P. 45.)

montées par des enfants, parfois un roulier pesamment chargé. Sur la route, nous rencontrons un groupe de jeunes villageois, musiciens en herbe, qui se sont assis contre une barrière, ont mis bas leur chapeau et s'égosillent à chanter. A quelques pas d'eux, des marmousets s'essayent à l'exercice militaire, avec de longs bâtons, à la façon des petits Allemands de Dantzig ou de Francfort. Plus loin, dans un bois que nous traversons, nous voyons une jeune



filles arrêtées par un garde-chasse, qui fouille dans ses deux paniers et retire de l'un d'eux un petit lapin sauvage, pris au piège la nuit précédente. Ailleurs, c'est une autre jeune paysanne, enveloppée dans un grand manteau et qui paraît s'effrayer du bruit inusité que cause le passage de notre caravane; elle glisse lestement hors des taillis. Plus loin encore, deux petites filles, orphelines sans doute, prient devant une rustique image de la sainte Vierge. Ce sont,



Axenbergl. (P. 44.)

de moment en moment, de nouvelles scènes qui égaient le paysage et fournissent une intarissable matière à nos conversations.

Je ne puis malheureusement reproduire ici que le commencement et la fin de mes souvenirs, car ils rempliraient un gros volume. Toutefois, je vais noter, en passant, quelques noms parmi ceux qui occupent le plus de place dans mes petits cahiers : le pays et la chapelle de Guillaume Tell, Vevey et la tour de Peilz,



Krussnacht, Teufelsmunster, Witznau et sa vaste | quelques mois professeur, le Rutli, Alpnach,



Vue de Chillon. (P. 44.)

gare, le golfe de Clarens, La Treib, Chillon et sa  
prison d'État, Reichenau, où Louis-Philippe fut

Axenbergl, Lützelau, Gletsch  
et le glacier du Rhône,  
Montreux et sa gracieuse  
église, Nyon et son port,  
les Grands Mulets, le Sim-  
plon avec ses curiosités,  
notamment le « soleil sau-  
vage », le Col des Roches,  
la Dent de Jaman ; Chaux-  
de-Fonds, Alpnaecht, Aem-  
sigenalp et sa vieille au-  
berge, les Échelles et les  
Moulins de la Mort, etc.,  
etc. J'allais oublier de men-  
tionner les jolis lacs, qui  
sont une des grandes « at-

tractions » de la Suisse, depuis celui des Quatre-  
Cantons, jusqu'à cette délicieuse nappe d'eau qui



précède le Saut-du-Doubs. Et sur les lacs, quels | lette eurent notre première visite, et certes le lac jolis vapeurs fendent les eaux comme une hirondelle ! Nous avons même vu un vélodipède nautique, chose assurément fort rare. Quel spectacle merveilleux également que celui d'une écluse dans la montagne, ou d'une longue file de wagons gravissant une côte, ou des effrayants tunnels de l'Esch, de Spycker et du Simplon !

De cette délicieuse Suisse où l'on voudrait pouvoir passer toute sa vie, nous descendîmes comme par enchantement jusqu'en Savoie. Aiguebelle et son gentil lac d'Aiguebe-

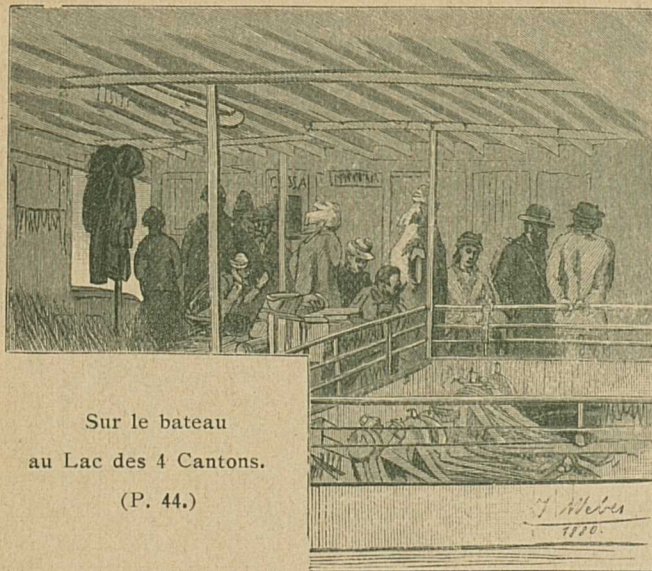


Le golfe de Clarens. (P. 44.)

mérite bien qu'on fasse ce voyage pour le voir !  
De là nous filâmes sur Challes, jolie petite station



thermale que cinq kilomètres seulement séparent de Chambéry. Nous en fîmes le trajet par le tramway. Les eaux de Challes, très sulfureuses, sont souveraines, au dire des médecins, contre les maladies de la peau. En petits gourmands que nous étions, nous voulûmes les goûter, chose facile, car il y avait des



Sur le bateau  
au Lac des 4 Cantons.  
(P. 44.)

gobelets à la portée des promeneurs. Pouah! quelle médecine! Chacun de nous la cracha avec horreur.

De Challes, nous ne fîmes qu'un



Stansstaad et le Pilate. (P. 47.)

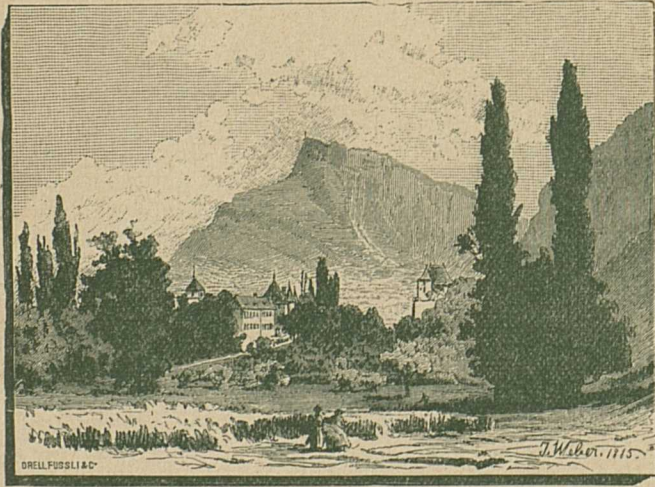
saut jusqu'au château de Chignin, dont les restes sont encore grandioses et méritent bien une visite.

En poursuivant notre route, nous traversâmes les abîmes de Myans, contrée dont les formes bizarrement tourmentées conservent les traces d'un cataclysme épouvantable. En 1248 un éboulement précipita dans la vallée toute une partie du Mont Granier, ensevelissant sous ses fragments la ville de



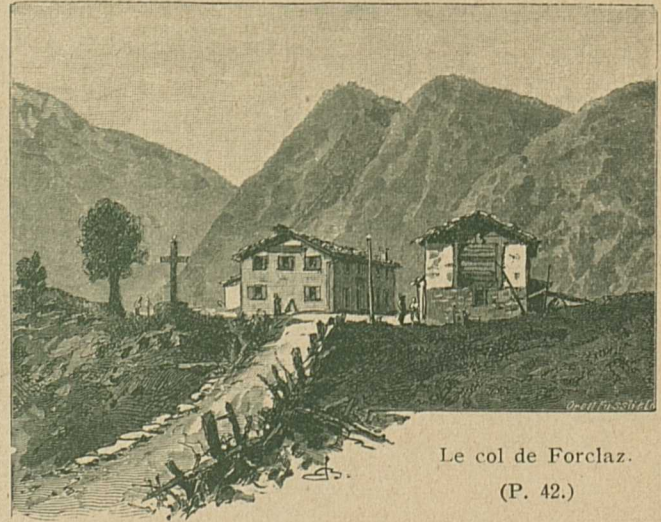
Saint-André et seize villages des environs. Cinq mille personnes périrent dans la catastrophe. Une statue de la sainte Vierge est vénérée à Myans, et attire, le 8 septembre, de nombreux pèlerinages de tous les points de la France.

Cependant plusieurs d'entre nous faisaient malicieusement observer que la Savoie ne valait pas la



Vue de Challes-les-Bains. (P. 45.)

Suisse, qu'on ne leur montrait plus rien qui approchât du Mont Rose, du Brevent, du Pilate et de tous ces grandioses spectacles que le pays de Guillaume Tell leur



Le col de Forclaz.

(P. 42.)

avait offerts. Pour donner satisfaction à leur ardente curiosité, il fut décidé qu'on remonterait la vallée jusqu'au tunnel du Mont Cenis. Longue de 75 kilomètres à peine, cette vallée, encaissée entre les Alpes Cottiennes et les Alpes Grecques, est l'un des coins les plus pittoresques de la France. Par une belle matinée, le train de Modane déposait toute notre caravane à Saint-Pierre d'Albigny. Au premier



article du programme figurait une visite au château de Miolans.

Ce château se dresse au sommet d'un rocher à pic, à plus de 250 mètres de hauteur. Au-dessus s'étagent les montagnes de l'Arcluzas ; en face, de l'autre côté de l'Isère, les massifs du Mont Cenis.

Vaillamment, nos camarades se mirent à gravir la rude montée.

Les constructions qui subsistent du château, privées de toits et en partie effondrées, suffisent encore à témoigner de son ancienne splendeur. Les ruines sont considérables, mais aucune pièce n'est intacte, à l'exception des prisons.

A la descente de la montagne, on regagna la gare.

Une surprise nous y attendait, car nous n'avions pas encore vu les costumes si pittoresques des paysannes de ces contrées. Deux jeunes filles, des environs de Conflans, habillées à la mode du pays, prenaient leur ticket.

Leur coiffure surtout attirait les regards. Formée d'une espèce de serre-tête en étoffe doublée de carton, elle se termine en pointe sur le front; cette pointe est garnie de larges galons d'or qui ressortent sur une ruche de couleur assez foncée.

Nous nous rappelâmes alors la bizarre variété des costumes des femmes de la Suisse, notamment à Fribourg et à Genève.

Le chemin de fer nous conduisit à Conflans, aujourd'hui Albertville, et de là à Aiguebelle, bourg de douze cents habitants, qui tire sa seule importance des mines de fer et de cuivre qu'on trouve dans ses environs.

L'aspect du village, assis au milieu d'une vallée cultivée et entourée d'un cirque de montagnes dont quelques-unes très élevées, est très pittoresque.

Bientôt après, on fut devant Pontamafrey. A cet endroit, le paysage est admirable. La rivière





Les rochers des deux rives semblent vouloir se rejoindre. (P. 50.)



del'Arc court en bouillonnant sur un fond de rochers. Le village, resserré entre la montagne et cette rivière, s'étend le long de celle-ci, et derrière s'étagent des rochers abrupts. Dans le fond, les ruines du château de Tigny.

Sur l'autre rive, en face du village, un énorme bloc détaché des flancs de la montagne barre en partie le lit de l'Arc.

Un peu plus loin, la vallée s'ouvre pour se rétrécir encore. A certains endroits, les rochers des deux rives semblent vouloir se rejoindre, et ne laissent entre eux qu'une



La Dent de Jaman.

(P. 44.)

gorge étroite que l'élévation à pic de leur granit fait paraître plus étroite encore.

Saint-Jean de Maurienne, où nous parvînmes ensuite, est une des plus anciennes villes de la Savoie. La vallée riante et fertile au milieu de laquelle elle est assise contraste avec les gorges sauvages de Pontamafrey qui y conduisent.

La ville conserve de très remarquables monuments.

Mais nous fûmes, ici encore, plus frappés par la singularité des costumes des habitants que par la splendeur des édifices. Il faut pourtant citer la cathédrale, où nous admirâmes les magnifiques boiseries qui ornent le chœur et



qui sont l'œuvre de Mochet, célèbre artiste genevois. De chaque côté se dressent vingt-deux stalles, offrant chacune au dos un saint sculpté en relief. Le tout est surmonté d'une galerie travaillée à jour, véritable dentelle de bois. En haut des stalles, à gauche, le siège épiscopal est aussi en bois sculpté.

Au-dessus de Saint-Jean de Maurienne, la vallée prend un aspect de plus en plus sauvage. A certains endroits le spectacle est véritablement grandiose. Les roches s'étagent sur la rive droite en masses énormes, crevassées, déchiquetées, tourmentées, et par-dessus se dressent les pics nus et gigantesques des Encombres. La cime de la Croix

des Têtes, qui est la plus élevée, n'a pas moins de 2337 mètres d'altitude.

La construction de la voie ferrée dans ces parages a été une entreprise difficile. Elle est livrée à l'exploitation depuis 1862, mais plus d'une fois le service a dû être interrompu, par suite d'accidents dus soit aux inondations de l'Arc, qui enlevaient les ouvrages d'art, soit aux éboulements qui venaient obstruer la voie.

Un peu avant d'arriver à Saint-Michel, le train s'engage dans un défilé très étroit, appelé le Pas du Roc. A droite et à gauche de la voie, les rochers se dressent à pic, laissant, entre leurs parois, juste l'espace nécessaire au torrent, à la route et au chemin de fer.

Au sortir du défilé, on entre



Deux jeunes filles des environs de Conflans. (P. 48.)



dans la plaine Saint-Michel.

C'était jour de marché. La place du vieux village, sur la hauteur, était remplie de paysans venus des cantons voisins pour y vendre leurs produits. Au milieu de la foule, les paysannes de Valloires, dont la vallée aboutit à Saint-Michel, se distinguaient par leur costume pittoresque, en même temps que sobre et élégant : robe de drap noir, mouchoir de soie rouge sur les épaules, tablier de soie noire à la taille et croix d'or sur la poitrine. Un bonnet de linge, garni d'ailes immenses en dentelle, achève de donner



Costumes des ouvrières de St-Jean de Maurienne. (P. 50.)

à ce costume un cachet tout particulier.

En partant de Saint-Michel, nous traversâmes de nombreuses exploitations houillères et arrivâmes à la Praz. La Praz est un petit bourg sans importance, mais tout près de là se trouve la cascade de la Bissorte, jolie chute d'eau que forme le ruisseau de la Bissorte, en sortant d'un ravin encaissé sur les pentes du mont Thabor.

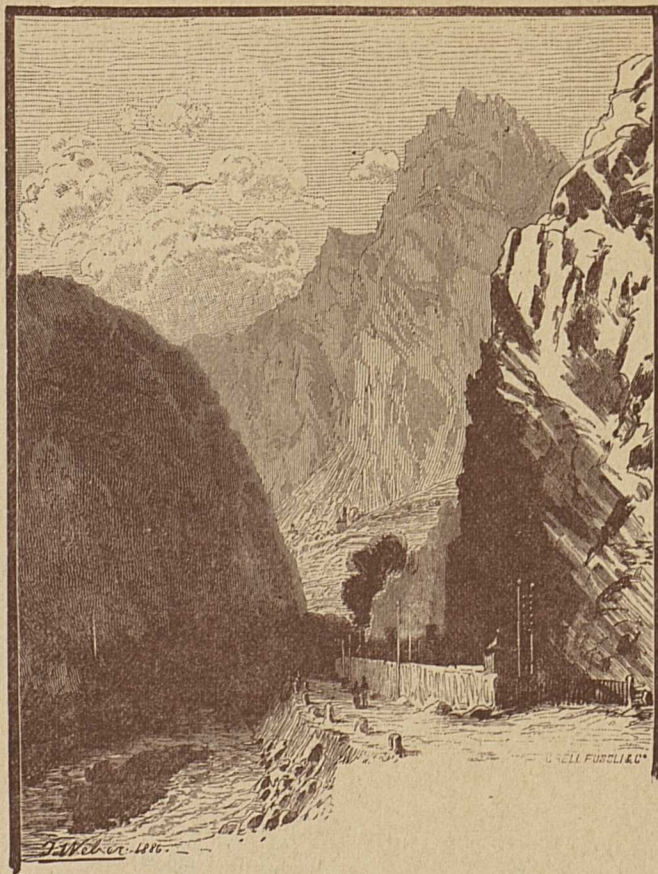
Le soir du même jour nous étions à Modane, bourg de deux mille habitants, où l'on voit quelques fabriques de laine et de drap. Son impor-



tance ne serait pas grande, n'était sa situation à l'entrée du grand tunnel du Mont Cenis.

La route du Mont Cenis a été de tout temps une des voies de communication entre la France et l'Italie. C'est Napoléon I<sup>er</sup> qui fit ouvrir en 1805 la route carrossable qui, jusqu'en 1868, servait encore exclusivement au transport des voyageurs et des marchandises. Elle a été supplantée par le chemin de fer.

Douze années furent nécessaires pour la construction du tunnel qui devait permettre de traverser désormais facilement la montagne. | la route de Thermignon, Lanslebourg et Suse.



Défilé du Pas du Roc. (P. 51.)

C'est à Modane que le chemin de fer entre dans celle-ci ; c'est à Bardonnèche, du côté de l'Italie, qu'il en sort.

La dépense totale fut de soixante-quinze millions de francs ; deux mille ouvriers furent occupés constamment aux travaux.

L'inauguration solennelle de ce tunnel, dont l'exécution compte parmi les plus grands travaux du XIX<sup>e</sup> siècle, eut lieu le 15 septembre 1871.

Pour couronner dignement l'excursion, on avait décidé de nous faire traverser le Mont Cenis en voiture, en suivant



Après le déjeuner donc, nous nous installâmes dans un char à bancs, assez incommode à la vérité, mais qui, ouvert de tous les côtés, permettait aux voyageurs de jouir à l'aise du paysage.

— Au moins, s'écria triomphalement un espiègle de la bande, nous ne traverserons pas le Mont Cenis comme des taupes ; nous le franchirons comme Annibal et Napoléon !

Après Modane, le paysage acquiert un caractère de grandeur qu'il ne saurait avoir en Maurienne, où l'horizon est resserré comme entre des murailles. La route monte insensiblement sur le flanc de la montagne, côtoyant des abîmes et



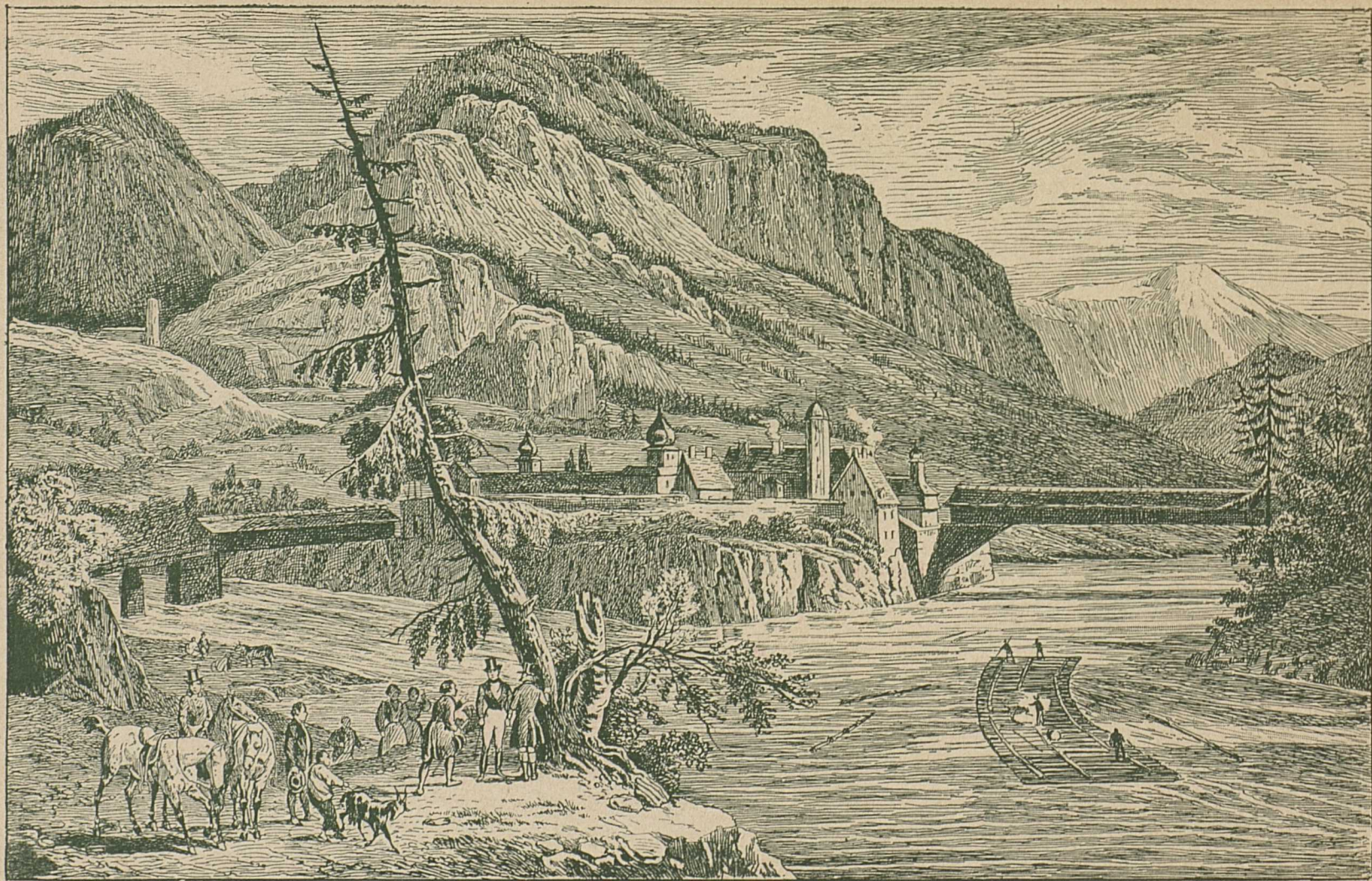
Nyon. (P. 44.)

offrant à l'œil enchanté mille tableaux toujours plus pittoresques et plus grandioses.

A droite, se dressent le glacier de la Tête Noire et la cime du Grand Vallon ; à gauche, les glaciers du Bouchet, de Chavières et de Peclet. Dans le bas, au contraire, de gras pâturages et les terres cultivées du village de Villarodin. Le village lui-même, collé au flanc de la montagne presque à pic, échappe aux regards.

Bientôt le fort de l'Esseillon se montre. Jeté sur un rocher qui surplombe presque verticalement la vallée de l'Arc, qu'on entend bouillonner au fond de l'abîme, le fort domine la vallée ainsi que les routes



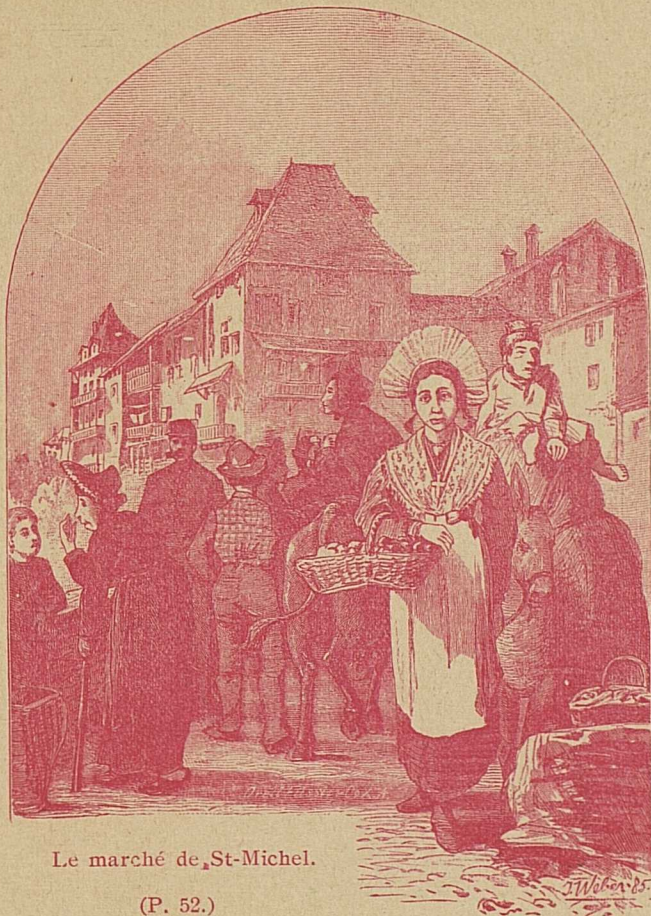


Reichenau, où Louis-Philippe fut quelques mois professeur. (P.44.)



du Mont Cenis. Sur la rive droite, trois forts encore se dressent sur des rochers pour garder les autres défilés. A cet endroit, le site est d'une beauté sauvage vraiment saisissante. Derrière le fort, des glaciers immuables dressent leurs cimes blanches; au-dessous, un torrent se précipite du haut des rochers et gronde avec furie dans le fond de l'abîme où il va se briser.

On se sentait ému au milieu de ces horreurs de la nature, auxquelles l'homme a voulu, semble-t-il, ajouter en y évoquant l'image de la guerre et de la mort.

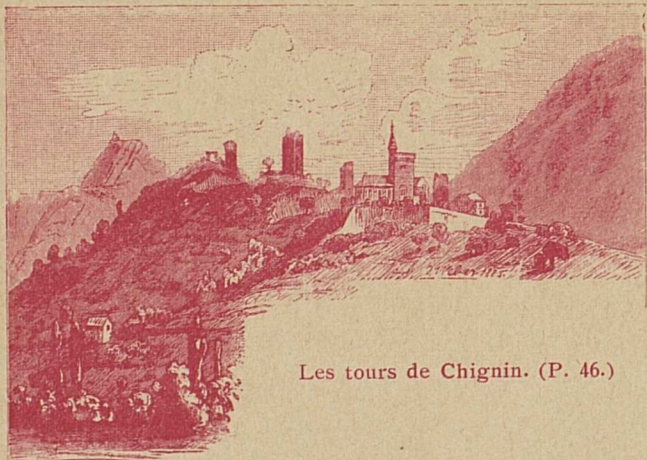


Le marché de St-Michel.

(P. 52.)

L'Esseillon dépassé, la route traverse une plaine d'aspect riant, qui contraste avec la nature tourmentée des paysages que nous venons de traverser. Notre équipage laisse le village de Brasnam, dont l'église très jolie s'élève à deux pas de la route, puis traverse le Vernay et bientôt Sollières. La vue, en cet endroit, est magnifique. L'horizon élargi n'est borné que par de lointaines montagnes, dont les cimes s'étagent en gradins. Une partie de la vallée, qu'on ne pouvait apercevoir à cause de l'escarpement de la route, se découvre aux





Les tours de Chignin. (P. 46.)

l'ancienne route, et cet abandon a porté un coup terrible aux petites industries du village qui s'alimentaient du roulage. Ainsi, ce qui enrichit les uns ruine les autres.

Un peu après, la voiture descend une rampe au bout de laquelle est Lanslebourg, où, suivant le programme, la caravane doit loger. Des deux côtés de la route, la montagne, à chaque pas plus haute, se dresse presque à pic, creusée, découpée, fouillée d'une manière fantastique.

Le gîte ne fut pas très confortable dans ce pauvre Lanslebourg, mais du moins fut-il rendu agréable par l'accueil

regards, et tout au fond émerge le petit village de Sordières dans un site extrêmement pittoresque.

Bientôt nous atteignons Thermignon, gros bourg de 1.500 habitants, dont la moitié vient sur la porte nous regarder passer. De chaque maison un affectueux bonjour nous est adressé, et nous prenons plaisir à saluer aussi ces braves gens. Depuis le percement du tunnel, Thermignon n'a plus guère l'occasion de voir des étrangers. En dehors de quelques touristes intrépides, tous les voyageurs ont abandonné



Notre-Dame de Myans et le Mont Granier. (P. 46.)





L'Arc court en  
bouillonnant. (P. 50.)

chaleureux de nos hôtes. Nous dînâmes de ce qu'on trouva dans l'auberge, et, grâce à un appétit formidable, tout nous sembla délicieux. Le soir venu, sans attendre qu'il se fit tard, chacun gagna sa couchette, car il s'agissait le lendemain d'être sur pied de bon matin.

La route, au départ de Lanslebourg, monte lentement sur une côte ga-

zonnée du plus riant aspect. A mesure qu'on s'élève, l'horizon s'élargit, et bientôt l'on jouit

d'une vue splendide : la Dent Parrachée et les glaciers de l'Arpon apparaissent au premier plan ; derrière s'étaient les contreforts de la Turra, et plus loin encore les cimes du Grand Vallon et du Grand Roc Noir.

Les prairies que traverse la route ne ressemblent point à celles que l'on voit partout ; on dirait un tapis de fleurs. La flore de cette partie des Alpes est des plus riches.

— Des chrysanthèmes ! s'écrie l'un de nous.

— Et là, des véroniques, des rhododendrons ! répond un autre. Tout cela pousse à



Costume de Novalaise. (P. 60.)



l'aventure au milieu des herbes folles : c'est merveilleux !

Là-dessus nous voilà tous sautés à bas du char à bancs, ardents à fourrager dans la prairie, et c'est chargés d'énormes gerbes que nous regagnons la voiture. C'est alors un nouveau plaisir de chercher à classer les fleurs à l'aide de nos connaissances en botanique.

Enfin la voiture atteint le plateau, et c'est un cri général d'émerveillement. Au milieu d'un cirque de rochers dont la base est envahie par de magnifiques pâturages, s'étend un lac dont les profondes eaux bleuâtres reflètent les rocs dé-



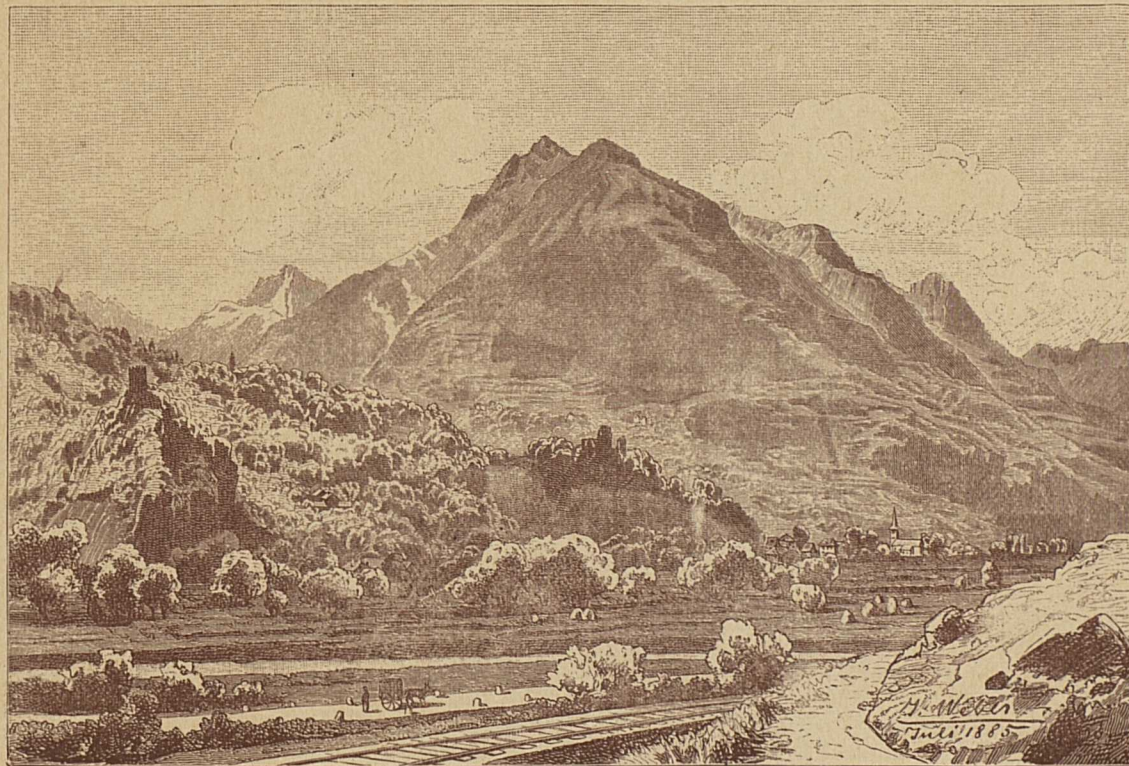
La cascade de la Bissorte (P. 52.)

chiquetés qui, à certains endroits, s'avancent jusqu'à ses bords. Ça et là des chalets et, au milieu, les énormes bâtiments d'un couvent hospitalier, dont la fondation remonte à Charlemagne. L'accueil qu'on nous fait est des plus bienveillants. Sans même nous demander qui nous sommes, un Père nous conduit au réfectoire, où l'on nous sert un déjeuner frugal mais substantiel, et que l'appétit nous fait trouver délicieux.

En quittant le couvent, une descente rapide nous mène à Suse. Le paysage qu'on traverse est très pittoresque, il



abonde en points de vue remarquables : le lac de la Ferrière et la Roche Melon, dont les cimes neigeuses se perdent dans un nuage ; plus loin la cascade de la Cenise, qui se précipite en bondissant dans les profondeurs voisines. Suse apparaît tout au fond de la vallée. Puis on parvint à Novalaise, dont les femmes ont conservé un costume national assez original.



Dans le fond de la vallée. (P. 60.)

Notre itinéraire nous fait faire un détour pour une dernière excursion : Thonon et les Allinges, dont on nous avait promis de nous montrer les ruines célèbres.

Ces ruines sont en effet imposantes et majestueuses ; toutefois, sur ce sommet on ne peut trou-

ver d'autre ombrage que celui que projettent sur le sol les pans de murs et quelques arceaux encore



en place. Mais l'air, comme sur les hauteurs, y est vif et léger. Cet endroit est charmant aussi pour y apporter son repas ; une seule chose y manque, c'est l'eau, — qu'il faut envoyer chercher à la source la plus voisine. Depuis quelques années on a restauré la chapelle, qui, demeurée debout, était décorée encore de restes d'images, puis on l'a surmontée



Le fort de l'Esseillon. (P. 56.)

repris !...» Homme pratique, il fait fi de la poésie. Des ruines, pour se rendre à Thonon, on redes-

d'un bonnet de coton placé sur la tête d'une statue antique. Le pâtre nonchalant, qui rêve aux alentours, ne considère pas les ruines, mais il admire fort ce bonnet de coton, et il se dit « que l'endroit a bien



cend sur le village des Allinges, qui est situé au pied du mont, sur le revers qui fait face au Jura.

C'est, parmi les humbles hameaux de Savoie, l'un des plus humbles ; l'église surtout, et son cimetière en terrasse, et ses ormeaux, par-dessous lesquels on voit au loin scintiller le lac et cingler une barque, seraient dignes d'inspirer un Théocrite, ... « s'il y avait des Théocrites au Chablais !... »

Nous croisons des paysans qui reviennent de Thonon. Ces paysans ont leur caractère distinctif : veste courte, pantalons brefs, une physionomie ouverte et intelligente, le parler juste et sensé, et, dans leur poche de côté, une liasse de

papiers ; c'est que tout Savoyard a un ou deux *procillons*, et les jours de marché, ses denrées

vendues, il s'en va voir l'avocat et le notaire. Après quoi il boit un coup, et s'en revient au hameau avec Pierre ou Daniel, causant contrats, hypothèques, bail, haie vive, limites et frais de justice. S'il n'a pas de compagnon, il cause tout de même ; et c'est pourquoi l'on en rencontre parfois qui gesticulent tout seuls sur une côte montante ou dans un chemin creux.

Nous faisons notre entrée à Thonon. C'est jour de marché. La ville est animée, riante ; des attelages de toute sorte attendent le long des rues que Pierre ou Daniel ait fini



Château de Miolans. (P. 48.)



de boire. Les marchands sont sur le seuil de leurs boutiques, et les bourgeois sur le seuil des cafés.

Tout babille, tout remue, et notre longue troupe qui défile ne laisse pas d'ajouter au mouvement et à l'intérêt de la scène. Nous nous hâtons d'aller prendre nos quartiers à l'hôtel de l'Europe, pour en revenir en simples particuliers hanter la rue, visiter les promenades et accomplir tous nos devoirs de touristes. Très certainement, à l'un de nos compatriotes qui nous verrait là, nous semblerions

ce que le dicton appelle des *Anglais de Thonon*.

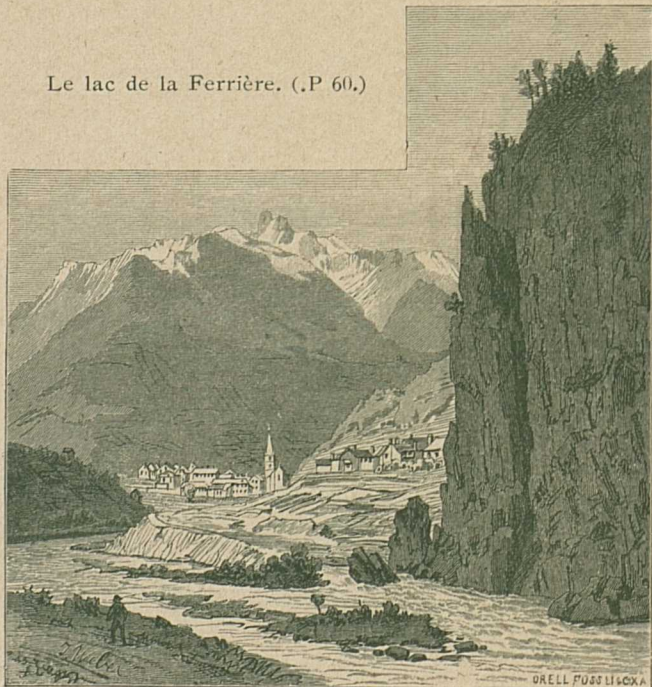
Jusqu'au pont de la Drance, la route n'est guère pittoresque, si ce n'est pourtant que du côté de

Ripaille on voit de beaux bois s'étendre le long de la rive du lac. D'ailleurs, ce nom de Ripaille est

aimé du souvenir ; il n'en faut quelquefois pas davantage pour faire trouver beaux des sites merveilleux. Mais après qu'on a passé sur un interminable pont ce torrent capricieux de la Drance, qui tantôt sommeille dans un lit étroit et bourbeux, tantôt s'enfle, s'irrite, se déchaîne, et couvre de flots tumultueux ses domaines de graviers, on entre dans une nouvelle région, et le paysage change

de caractère. A gauche, c'est le lac et sa grève, où sèchent, suspendus à des pieux, des filets de pêcheurs ; des noyers bordent la route. A droite,

Le lac de la Ferrière. (.P 60.)





ce sont des coteaux qui s'élèvent en verdoyants gradins jusqu'au pied des hautes montagnes, et où croissent, non pas en forêts, mais épars et jetant en tous sens leurs libres rameaux, ces châtaigniers superbes qu'on n'oublie point quand on les a vus, quand on a envié le bonheur de vivre auprès dans quelque retraite ignorée.

Plus loin, voici des bûcherons qui, du haut de leur rocher, envoient par le court, jusqu'à la route, des souches noires et tourmentées. Ces souches ont l'air de démons précipités dans l'abîme ; elles

roulent, bondissent, poursuivies par les pierres qu'elles ont inquiétées, pour venir former au bas du ravin comme un amas de reptiles tailladés en tronçons.

A mesure qu'on avance vers Saint-Gingolph, les montagnes s'écartent de nouveau de la côte, et alors reparaissent les coteaux en gradins, les châtaigniers, les noyers et des bouquets de cerisiers en fleur.

Saint-Gingolph était le terme de notre voyage. Nous arrivâmes à la gare juste à temps pour sauter dans le train qui devait nous ramener au pays, puis dans nos familles.



Les massifs du Mont-Cenis.  
(P. 48.)

















